

# Salman Rushdie

## Les versets sataniques



folio



Salman Rushdie

# Les versets sataniques

*Traduit de l'anglais  
par A. Nasier*

Gallimard

Ce roman a paru pour la première fois en France en 1989 aux Éditions Christian Bourgois qui ont établi la traduction française.

*Titre original :*

THE SATANIC VERSES

© *Salman Rushdie*, 1988.

© *Éditions Plon*, 1999, pour la traduction française.

Né en 1947 à Bombay, Salman Rushdie a vécu en Grande-Bretagne à partir de l'âge de quatorze ans, et réside maintenant à New York. En 1981, son premier roman, *Les enfants de minuit*, remporte le Booker Prize, ainsi que, plus tard, le prix du Meilleur Booker Prize en vingt-cinq ans. La parution des *Versets sataniques* en 1988 le rend célèbre, et lui vaut une fatwa qui le condamne à la clandestinité. Cela ne l'empêchera pas de poursuivre la publication de son œuvre, composée de contes, notamment *Haroun et la mer des histoires*, de romans, dont *Furie* et *L'Enchanteresse de Florence*, et de recueils critiques.

Ses livres ont souvent été couronnés par des prix littéraires prestigieux et sont traduits en plusieurs langues.



*Pour Marianne*





Satan, ainsi réduit à l'état de vagabondage et d'errance chaotique, est sans abri sûr ; bien qu'il ait, d'après sa nature angélique, une sorte d'empire dans le flux liquide ou l'air, une part de son châtement est qu'il reste sans domicile ni lieu fixe, où il puisse poser le pied.

DANIEL DEFOE,  
*L'Histoire du diable*



I

*L'ange Gibreel*



« Pour renaître, chantait Gibreel Farishta en tombant des cieux, il faut d'abord mourir. Ho, hi ! Avant de se poser sur le sein de la terre, il faut d'abord voler. Tat-taa ! Takadoum ! Comment sourire à nouveau, si l'on ne veut pas pleurer d'abord ? Comment remporter l'amour de celle qu'on aime, monsieur, sans un soupir ? Si tu veux renaître, baba... » Juste avant l'aube d'un matin d'hiver, celle du jour de l'an ou environ, deux hommes réels, adultes et vivants tombaient d'une hauteur vertigineuse, de huit mille huit cent quarante-huit mètres, vers la Manche, sans disposer de parachutes ni d'ailes, dans un ciel clair.

« Je te le dis, tu vas mourir, je te le dis, je te le dis »<sup>1</sup>, et ainsi donc sous une lune d'albâtre, jusqu'à ce qu'un cri immense traverse la nuit, « Va au diable avec tes chansons ! », les mots restèrent suspendus comme des cristaux dans la nuit glacée et blanche, « dans les films, tu n'as fait que mimer des chanteurs en play-back, aussi épargne-moi ce bruit d'enfer. »

1. « I tell you, you must die, I tell you... », Brecht, *Mahagonny*. (N.d.T.)

Gibreel, le soliste à la voix fausse, faisait des cabrioles dans le clair de lune en chantant son impromptu, il nageait dans l'air, en brasse papillon, en brasse, il se roulait en boule, tendant bras et jambes dans la quasi-infinité de cette quasi-aube, en posture héraldique de l'aigle éployée, rampant, couchant, piquant légèrement contre la gravitation. Maintenant, il roulait heureux, vers la voix sardonique. « Ohé, Salad baba, c'est toi. Comment ça va ho, camaradeu... » À quoi, l'autre, une ombre délicate, qui tombait la tête la première, en costume gris dont tous les boutons étaient boutonnés, les bras collés au corps, considérant comme garantie la présence improbable d'un chapeau melon sur sa tête, grimaça comme celui qui n'aime pas qu'on lui fasse porter le chapeau. « Hé ! Chamcha », hurla Gibreel, en lâchant le vent d'une seconde grimace à l'envers. « À nous deux Londres. Nous voici ! Ces salauds en bas ne savent pas ce qui leur tombe sur la tête. Un météore, la foudre ou la vengeance de Dieu. Nous tombons des nues. *Dharraamm !* Vlan ! Quelle entrée, ouais. Je le jure : ploc ! »

Tomber des nues : une énorme explosion, un big bang, suivi d'étoiles filantes. Un commencement universel, l'écho miniature de la naissance du temps... Le jumbo jet *Bostan*, vol AI-420, explosa sans prévenir, très haut au-dessus de la cité grande, magnifique, pourrissante, blanche comme la neige et illuminée de Mahagony, Babylone, Alphaville. Mais je dois signaler que Gibreel lui avait déjà donné son nom : Londres proprement dit, capitale de Vilayet, clignait, clignotait, hochait dans la nuit. Tandis qu'à des hauteurs himalayennes, un soleil bref et prématuré perçait dans l'air pur et poudreux de janvier, un spot s'éteignit sur les écrans radar, et l'air pur se remplit de corps, qui descendaient de

l'Everest de la catastrophe vers la pâleur laiteuse de la mer.

Qui suis-je ?

Qui d'autre se trouve ici ?

L'avion se cassa en deux, comme une cosse libérant ses pois, un œuf révélant son mystère. Deux acteurs, le fringant Gibreel, et Mr Saladin Chamcha, boutonné et aux lèvres pincées, tombaient comme des brins de tabac d'un vieux cigare cassé. Au-dessus, derrière, en dessous, dans le vide, il y avait des sièges à dossier inclinable, des casques stéréo, des chariots à boissons, des sacs pour vomir, des cartes de débarquement, des jeux vidéo détaxés, des casquettes tressées, des gobelets en carton, des couvertures, des masques à oxygène. Aussi — car il n'y avait pas seulement quelques émigrants à bord, oui, mais une grande quantité d'épouses questionnées par des fonctionnaires des douanes raisonnables et qui ne faisaient que leur boulot, sur la longueur et les signes particuliers des parties génitales de leur mari, et plus d'enfants qu'il n'en fallait dont la légitimité était raisonnablement mise en doute par le gouvernement britannique — mêlés aux restes de l'appareil, également fragmentés, également absurdes, flottaient les débris de l'âme, des souvenirs brisés, des mues d'êtres, des langues maternelles sectionnées, des secrets violés, des plaisanteries intraduisibles, des avens anéantis, des amours perdues, le sens oublié de mots creux et ronflants, le pays, l'appartenance, la famille. Rendus un peu stupides par l'explosion, Gibreel et Saladin plongeaient comme des paquets qu'aurait laissé tomber le bec ouvert d'une cigogne négligente et, parce que Chamcha tombait la tête la première, dans la position recommandée aux enfants pour entrer dans le canal de la naissance, il commença à ressentir une sourde irri-

tation du refus que manifestait son compagnon de tomber de la façon correcte. Saladin fendait l'air avec le nez, tandis que Farishta embrassait l'air, le serrait avec ses bras et ses jambes, un acteur tourmenté qui s'agitait sans aucune technique de contrôle. En dessous, couvert par les nuages, attendant leur entrée, le courant lent et congelé du Canal Anglais, la zone désignée de leur réincarnation aquatique.

« Oh, mes chaussures sont japonaises », chanta Gibreel, en traduisant l'ancienne chanson en anglais, en déférence semi-consciente au pays d'accueil qui montait vers eux. « Ce pantalon est anglais, s'il vous plaît. Sur ma tête, un chapeau rouge de Russie ; et malgré ça mon cœur est indien. » Les nuages venaient vers eux en gros bouillons, et peut-être à cause de cette grande mystification de cumulus et de cumulonimbus, les puissants nuages annonciateurs d'orage qui se dressaient comme des marteaux dans l'aube, ou peut-être à cause de la chanson (l'un se donnant en spectacle, l'autre sifflant la représentation), ou de leur délire qui leur épargnait de prévoir l'imminent... mais quelle que soit la raison, les deux hommes, Gibreelsaladin et Farishtachamcha, condamnés à cette chute angélicodiabolique sans fin mais finissante, ne se rendirent pas compte du moment auquel commença le processus de leur transmutation.

Mutation ?

Oui m'sieur, mais pas au hasard. Là-haut, dans l'air, dans cet espace imperceptible et mou qui avait été rendu possible par ce siècle et qui, à son tour, avait rendu ce siècle possible, devenant un de ces lieux définis, le lieu du mouvement et de la guerre, le rétrécisseur de planète et le videur de pouvoir, la plus dangereuse et la plus transitoire des zones, illusoire, discontinue, métamorphique — parce que quand on lance quelque chose en l'air tout devient



possible — tout là-haut, de toute façon, des changements se produisaient chez ces acteurs délirants qui auraient réchauffé le cœur du vieux M. Lamarck : sous la pression d'un environnement extrême, on acquiert des caractéristiques.

Quelles caractéristiques ? Doucement ; crois-tu que la Création se fait comme ça ? Alors, la révélation non plus... regarde-les tous les deux. Tu ne remarques rien d'anormal ? Deux hommes de couleur qui tombent, rien de neuf dans tout ça, tu vas dire ; ils sont montés trop haut, pour péter au-dessus d'eux-mêmes, ils ont volé trop près du soleil, c'est ça ?

Ce n'est pas ça. Écoute :

Mr Saladin Chamcha, effrayé par les bruits sortant de la bouche de Gibreel Farishta, répondit par des vers de son cru. Ce que Farishta entendit flotter dans le ciel improbable de la nuit était, aussi, une vieille chanson, paroles de Mr James Thomson, dix-sept cent, dix-sept cent quarante-huit. « ... aux ordres du Ciel... », Chamcha chantait au travers de lèvres que le froid rendait chauvinement rougeblancbleu, « ... se dressant sur l'azur de la plaine marine ». Farishta, horrifié, chanta de plus en plus fort ses chaussures japonaises, ses chapeaux russes et ses cœurs inviolés du sous-continent, mais il fut incapable d'arrêter le récital fou de Saladin : « Et les anges gardiens entonnaient l'antienne divine. »

Regardons les choses en face : il leur était impossible de s'entendre l'un l'autre et encore moins de se parler et de s'affronter en chansons. Accélération vers la planète, l'air hurlant autour d'eux, comment auraient-ils pu ? Mais regardons aussi cela en face : ils le faisaient.

Ils tombaient dans l'azur, et le froid de l'hiver, givrant leurs cils et menaçant de geler leur cœur, était sur le point de les tirer de leur rêve éveillé déli-

rant, ils allaient se rendre compte du miracle de la chanson, la pluie de membres et de bébés dont ils faisaient partie, et du destin terrifiant qui fonçait vers eux, quand ils s'écrasèrent, furent trempés et immédiatement gelés par le bouillonnement des nuages au degré zéro.

Ils se trouvaient dans ce qui semblait être un long tunnel vertical. Chamcha, prude, raide, et toujours la tête en bas, voyait Gibreel Farishta dans sa saharienne violette, qui nageait vers lui dans ce conduit aux parois de nuages, et il aurait bien crié : « Va-t'en, éloigne-toi de moi », mais quelque chose l'en empêchait, le début d'une petite chose hurlante et palpitante au fond de ses tripes, aussi, au lieu de proférer des mots de rejet, il ouvrit les bras et Farishta y nagea jusqu'à ce qu'ils se tiennent enlacés tête-bêche, et la violence de leur collision les envoya valdinguer cul par-dessus tête faisant leur numéro de roue jumelle jusqu'en bas du trou qui conduit au Pays des Merveilles ; tandis que des formations nuageuses se frayaient un chemin à travers la blancheur se métamorphosant sans cesse, des dieux devenant taureaux, des femmes araignées, des hommes loups. D'hybrides créatures de nuages se pressaient contre eux, des fleurs gigantesques avec des poitrines humaines pendaient sur des tiges charnues, des chats ailés, des centaures, et Chamcha, dans sa demi-inconscience, fut saisi par l'idée que lui aussi était d'essence nuageuse, capable lui aussi de métamorphose, hybride, comme s'il devenait la personne dont la tête nichait entre ses jambes et dont les jambes entouraient son long cou patricien.

Cependant, cet homme n'avait pas de temps à perdre avec de telles « fabulaprétentions » ; il était en fait tout à fait incapable de fabulapréendre, car il venait de voir, émergeant du tourbillon de nuages, la

silhouette d'une femme fabuleuse, d'un certain âge, portant un sari de brocart vert et or, un diamant dans le nez et de la laque défendant sa couronne de cheveux contre la pression du vent à ces altitudes, assise, bien en équilibre, sur un tapis volant. Gibreel la salua : « Rekha Merchant, tu n'arrives pas à trouver le chemin du paradis, ou quoi ? » Des mots bien insensibles pour s'adresser à une morte ! À sa décharge on peut invoquer sa condition plongeante et meurtrie... Chamcha, replié sur ses jambes, posa une question incompréhensible : « Que diable ? »

— Tu ne la vois pas ? s'écria Gibreel. Tu ne vois pas son putain de tapis de Boukhara ? »

Non, non, Gibbo, murmura la voix de la femme à ses oreilles, ne t'attends pas à ce qu'il te donne raison. Je n'existe que pour tes yeux, peut-être deviens-tu fou, qu'en penses-tu, toi, namaqool, ma petite crotte de cochon, mon amour. Avec la mort vient la franchise, mon bien-aimé, alors je peux t'appeler par tes vrais noms.

La nuageuse Rekha murmurait des petits riens amers, mais Gibreel interpella encore Chamcha : « Chamcha ! Tu la vois ou pas ? »

Saladin Chamcha ne voyait rien, n'entendait rien, ne disait rien. Gibreel se tenait seul face à elle. « Tu n'aurais pas dû », l'admonesta-t-il. « Oh, non. C'est un péché. Un sacré truc. »

Oh, c'est bien à toi de dire ça, s'esclaffa-t-elle. C'est toi qui fais la morale maintenant, c'est la meilleure. C'est toi qui m'as quittée, lui rappela sa voix en semblant lui mordiller le lobe de l'oreille. C'est toi, ô lune de mes délices, qui te cachais derrière un nuage. Et moi, dans la nuit, aveuglée, égarée par l'amour.

Il prit peur. « Que veux-tu ? Non, ne dis rien, va-t'en. »

Quand tu étais malade, je ne pouvais pas te voir,

à cause du scandale, tu le savais, que je ne venais pas par égard pour toi, mais après tu m'as punie, tu t'en es servi comme excuse pour me quitter, c'est le nuage derrière lequel tu t'es caché. Cela, et elle aussi, la femme de glace. Salaud. Maintenant que je suis morte, j'ai oublié le pardon. Je te maudis, mon Gibreel, que ta vie soit un enfer. Un enfer, car c'est là que tu m'as envoyée, sois damné, c'est de là que tu viens, démon, c'est là que tu vas, pauvre mec, dans ton plongeon à la con. La malédiction de Rekha ; et ensuite, des vers dans une langue qu'il ne comprenait pas, rude et sifflante, dans laquelle il crut saisir, mais peut-être pas, le nom répété *Al-Lat*.

Il s'agrippait à Chamcha ; ils jaillirent du fond des nuages.

La vitesse, la sensation de la vitesse, revint, sifflant sa note effrayante. Le plafond de nuages montait, le plancher de l'eau se rapprochait, leurs yeux s'ouvrirent. Un cri, le même cri qui avait palpité dans les tripes de Gibreel pendant qu'il nageait dans le ciel, sortit des lèvres de Chamcha ; un rayon de soleil pénétra sa bouche ouverte et le libéra. Mais ils avaient traversé les transformations des nuages, Chamcha et Farishta, et il y avait quelque chose de fluide, d'indistinct, autour d'eux, et quand le soleil toucha Chamcha il libéra plus que du bruit :

« Vole », hurla Chamcha à Gibreel. « Mets-toi à voler, tout de suite. » Et il ajouta, sans savoir d'où cela venait, un deuxième ordre : « Et chante. »

Comment la nouveauté vient-elle dans le monde ? Comment naît-elle ?

De quelles fusions, de quelles traductions, de quelles conjonctions est-elle faite ?

Extrême et dangereuse comme elle est, comment survit-elle ? Quels compromis, quels marchandages, quelles trahisons de sa nature secrète doit-elle opérer

pour éloigner les démolisseurs, l'ange exterminateur, la guillotine ?

La naissance est-elle toujours une chute ?

Les anges ont-ils des ailes ? Les hommes peuvent-ils voler ?

\*

Quand Mr Saladin Chamcha sortit des nuages au-dessus de la Manche, il sentit son cœur serré par une force si implacable qu'il comprit qu'il lui était impossible de mourir. Par la suite, quand ses pieds furent à nouveau fermement arrimés au sol, il commença à en douter, à attribuer les invraisemblances de son voyage à une confusion de ses perceptions due au choc, et à devoir sa survie, la sienne et celle de Gibreel, à une chance aveugle et muette. Mais, à ce moment-là, il n'avait aucun doute ; ce qui s'était emparé de lui, c'était une volonté de vivre, intacte, irrésistible, pure, et la première chose que fit cette volonté fut de l'informer qu'elle n'avait rien à faire de sa personnalité minable, ce truc composé à moitié de mimétisme et de voix, qu'elle avait l'intention de passer outre, et il accepta, oui, vas-y, comme s'il n'avait été qu'un spectateur dans son propre esprit, dans son propre corps, car elle était née au centre même de son corps et s'était répandue vers l'extérieur, changeant son sang en fer, sa chair en acier, sauf qu'il avait aussi l'impression qu'un poing se refermait sur lui du dehors, le tenait d'une façon à la fois insupportablement ferme et intolérablement douce ; jusqu'à ce qu'enfin cette volonté l'ait entièrement conquis et fasse fonctionner sa bouche, ses doigts, tout ce qu'elle choisissait, et quand elle fut sûre de sa conquête elle sortit de son corps et attrapa Gibreel Farishta par les couilles.

« Vole », ordonna-t-elle à Gibreel. « Chante. »

Chamcha s'accrocha à Gibreel tandis que l'autre commençait, lentement au début, puis avec une force et une rapidité grandissantes, à agiter les bras. Il les agita de plus en plus violemment, et une chanson lui jaillit de la bouche qui, comme la chanson du spectre de Rekha Merchant, était dans une langue qu'il ne connaissait pas et sur un air qu'il n'avait jamais entendu. Gibreel ne renia jamais le miracle ; contrairement à Chamcha qui essaya de le réduire à rien par le raisonnement, jamais il ne cessa de dire que la chanson était céleste, que sans elle ils auraient agité les bras pour rien, et sans l'agitation de leurs bras ils se seraient à coup sûr heurtés aux vagues comme des rochers ou auraient simplement éclaté en morceaux en entrant en contact avec le tambour tendu de la mer. Mais au lieu de cela ils commencèrent à ralentir. Plus Gibreel agitait les bras et chantait avec emphase, chantait et agitait les bras, plus la décélération s'accroissait, jusqu'à ce que finalement ils se retrouvent tous deux en train de voltiger lentement vers la Manche comme deux morceaux de papier dans la brise.

Ils étaient les seuls survivants de la catastrophe, les seuls tombés du *Bostan* qui restaient en vie. On les retrouva rejetés sur une plage. Le plus bavard des deux, celui qui portait une chemise violette, jurait dans son délire qu'ils avaient marché sur l'eau, que les vagues les avaient gentiment portés jusqu'au rivage ; mais l'autre, avec un chapeau melon imbibé d'eau accroché sur la tête comme par miracle, le niait : « Mon Dieu, quelle chance, dit-il. Avez-vous déjà vu une chance pareille ? »

Je connais la vérité, c'est évident. J'ai tout vu. Quant à l'omniprésence et -potence, je n'affirme rien actuellement, mais j'espère que je peux au

moins dire ça. Chamcha l'a voulu et Farishta a fait ce qui était voulu.

Qui était l'auteur du miracle ?

De quel genre — angélique, satanique — était la chanson de Farishta ?

Qui suis-je ?

Disons-le ainsi : qui chantait le mieux ?

\*

Tels furent les premiers mots prononcés par Gibreel Farishta quand il s'éveilla sur une plage anglaise couverte de neige, avec une étoile de mer improbable sur l'oreille : « Ressuscité, Chamcha, toi et moi. Bon anniversaire, monsieur, bon anniversaire. »

Sur ce, Saladin Chamcha toussa, crachota, ouvrit les yeux et, comme il convient à un nouveau-né, éclata bêtement en pleurs.

La réincarnation fut toujours le sujet préféré de Gibreel, qui resta pendant quinze ans la plus grande vedette du cinéma indien, même avant d'avoir vaincu « miraculeusement » le Bacille Fantôme dont tout le monde pensait qu'il allait mettre fin à ses contrats. Quelqu'un aurait peut-être pu prévoir, mais personne n'en fut capable, que lorsqu'il serait à nouveau sur pied, il pourrait pour ainsi dire réussir là où les microbes avaient échoué et quitter sa vieille existence pour toujours dans la semaine qui précédait son quarantième anniversaire, disparaissant comme par magie, pfuit, plus personne, dans l'air raréfié.

Les premiers à remarquer son absence furent les quatre membres de l'équipe chargée de sa chaise roulante aux studios. Bien avant sa maladie, il avait pris l'habitude d'être transporté d'un plateau à un autre dans les grands studios de D.W. Rama par ce groupe d'athlètes rapides et fiables, parce qu'un homme qui tourne onze films « simultanément » doit garder son énergie. Guidés par un code complexe de traits, de cercles et de points, qui lui rappelait son enfance passée parmi les légendaires porteurs de repas de Bombay (dont nous reparlerons plus tard),



les porteurs l'expédiaient d'un rôle à l'autre, le livraient aussi ponctuellement et impeccablement que son père lorsqu'il livrait les repas. Et après chaque prise Gibreel sautait dans la chaise et on le transportait à toute vitesse vers le plateau suivant, où on lui enfilaient un nouveau costume, on le maquillait et on lui soufflait ses prochaines répliques. « Une carrière dans le cinéma parlant de Bombay, disait-il à sa loyale équipe, ressemble plus à une course de chaises roulantes avec un ou deux arrêts techniques en route. »

Après la maladie, le Microbe Fantôme, le Malaise Mystérieux, le Bacille, il avait repris son travail tout doucement, avec seulement sept films à la fois... et puis, tout d'un coup, il n'était plus là. La chaise roulante resta vide parmi les plateaux réduits au silence ; son absence en révélait le côté tapageur et faux. Les pousseurs de chaise, de un à quatre, présentèrent leurs excuses pour la star manquante quand les directeurs des studios arrivèrent en colère : Ji, il doit être malade, il a toujours été célèbre pour sa ponctualité, non, pourquoi le critiquer, Maharaj, il faut parfois pardonner aux grands artistes leurs caprices, na, et à cause de leurs protestations ils devinrent les premières victimes de la disparition inexplicable de Farishta, on les vira, quatre trois deux un zéro feu, ekdumjaldi, éjectés par la porte des studios, laissant la chaise roulante abandonnée et couverte de poussière, au milieu des cocotiers peints sur une plage de sciure.

Où se trouvait Gibreel ? Les producteurs, laissés sept fois en plan, paniquèrent de façon coûteuse. Regardez, au Club de golf Willingdon — qui n'a plus que neuf trous aujourd'hui, des gratte-ciel ayant jailli des neuf autres trous comme des mauvaises herbes géantes, ou, plutôt, comme des pierres tom-

bales marquant le lieu où gisait le corps déchiré de la vieille ville — là, juste à cet endroit, des cadres de très haut niveau rataient le putt le plus simple ; et, tenez, là-haut, des touffes de cheveux angoissés, arrachés de têtes directoriales, tombaient en voltigeant par les fenêtres des étages supérieurs. L'agitation des producteurs était facile à comprendre, parce qu'à cette époque de taux de fréquentation déclinants, de création par les chaînes de télévision de soap opéras historiques et de personnages de ménagères contemporaines engagées, il n'y avait plus qu'un nom qui, mis au-dessus du titre, pouvait encore assurer de toucher dans le mille, Hypersuccès, Supertabac, garanti cent pour cent, et le propriétaire dudit nom avait disparu en haut, en bas ou sur les côtés, mais certainement et indiscutablement éclipsé...

Dans toute la ville, après que les coups de téléphone, les motocyclistes, les flics, les hommes-grenouilles et les chalutiers qui draguaient le port pour rechercher son corps, eurent œuvré puissamment mais sans succès, on commença à prononcer des épitaphes en souvenir de l'étoile éteinte. Sur l'un des sept plateaux rendus impuissants des studios Rama, Miss Bouton Billimoria, la dernière bombe au piment — *c'n'est pas une tête de linotte, mam'selle, c'est de la dynamite qui sait ce qu'elle veut* — habillée comme une danseuse de temple dévêtue de voiles et installée sous des personnages en carton se contorsionnant et représentant des figures tantriques de la période Chandela en train de copuler — se rendant compte qu'elle allait rater sa grande scène, que son immense coup de pot gisait brisé en morceaux — fit des adieux amers devant un public de preneurs de son et d'électriciens fumant de façon cynique leurs beedis. Assistée d'une nounou muette et désespérée, maladroite, Bouton Billimoria essaya le mépris.

« Putain, quel coup de chance, mon Dieu, s'écria-t-elle. Aujourd'hui, c'était la scène d'amour, chhi-chhi, je n'en pouvais plus à l'idée de devoir m'approcher de cette grosse bouche avec son haleine qui puait la merde de cafard pourrie. » Des bracelets à clochettes tintaient autour de ses chevilles tandis qu'elle trépirait. « Une sacrée veine pour lui que le cinéma ne sente pas, sinon il n'aurait jamais eu de boulot même comme lépreux. » À ce moment-là, le soliloque de Bouton se transforma en un tel torrent d'obscénités que, pour la première fois, les fumeurs de beedis se redressèrent et commencèrent à comparer avec animation le vocabulaire de Bouton à celui de l'infâme reine bandit Phoolan Devi dont les jurons pouvaient en moins que rien faire fondre les canons des fusils et transformer les crayons des journalistes en gommes.

Sortie de Bouton, en pleurs, censurée, une chute dans la salle de montage. De faux diamants tombèrent de son nombril, autant de miroirs où se reflétaient ses larmes... en ce qui concerne la mauvaise haleine de Farishta elle n'avait, cependant, pas tout à fait tort ; si elle péchait, c'est qu'elle était bien en dessous de la réalité. Les effluves de Gibreel, ces nuages ocre de soufre lui avaient toujours donné — avec sa touffe de cheveux noir corbeau sur le front — un air plus sombre qu'auréolé malgré son prénom angélique. On disait que s'il avait disparu, on devrait pouvoir le retrouver facilement, il suffisait d'un nez un peu délicat... et surtout une semaine après sa disparition, une sortie plus tragique que celle de Bouton Billimoria, et qui fit beaucoup pour intensifier l'odeur diabolique qui commençait à s'attacher à ce nom pendant si longtemps parfumé. On pourrait dire qu'il avait crevé l'écran pour entrer dans le monde, et dans la

vie, contrairement au cinéma, les gens savent si on pue.

*Nous sommes des créatures de l'air, nos racines sont dans les rêves, et les nuages renaissent en vol. Au revoir.*

Ce mot énigmatique découvert par la police dans l'appartement de Gibreel Farishta, au dernier étage du gratte-ciel Everest Vilas, sur la colline de Malabar, l'appartement le plus haut de l'immeuble le plus élevé, sur l'endroit le plus en altitude de la ville, un de ces appartements à double orientation d'où l'on pouvait voir à travers le collier crépusculaire de Marine Drive ou, de l'autre côté, vers Scandal Point et la mer, ce mot permit aux journaux de prolonger leur cacophonie à la une. FARISHTA PLONGE DANS LA CLANDESTINITÉ, déclara *Blitz* de façon un peu macabre, tandis qu'Abeille Affairée l'écho-tier du *Daily* préféra GIBREEL EN CAVALE. On publia de nombreuses photos de cette résidence légendaire dans laquelle des décorateurs français, munis de lettres de recommandation de Reza Pahlavi pour leur travail à Persépolis, avaient dépensé un million de dollars afin de recréer à cette altitude exaltée l'impression d'une tente de Bédouin. Une autre illusion détruite par son absence ; GIBREEL LÈVE LE CAMP, hurlaient les titres des journaux, mais était-il parti en haut, en bas ou sur les côtés ? Personne ne le savait. Dans cette métropole de langues et de chuchotements, même les oreilles les plus fines n'avaient rien entendu de fiable. Mais Mrs Rekha Merchant, qui lisait tous les journaux, écoutait toutes les émissions de radio, restait collée devant les programmes de la chaîne de télévision Doordarshan, tira quelque chose du message de Farishta, elle entendit une note qui avait échappé aux autres, et elle emmena ses deux filles et son fils unique se

promener sur le toit de son immeuble. Il s'appelait Everest Vilas.

Il se trouvait que Gibreel était son voisin ; elle habitait l'appartement juste en dessous du sien. Son voisin et son ami ; dois-je en dire plus ? Bien entendu les magazines à scandale et mal intentionnés de la ville remplissaient leurs colonnes d'allusions, d'insinuations et de coups bas, mais il n'est pas nécessaire de descendre à leur niveau. Pourquoi salir sa réputation maintenant ?

Qui était-elle ? Riche certainement, mais Everest Vilas n'était pas exactement un bidonville de Kurla, hein ? Mariée, oui m'sieur, pendant treize ans, avec un gros bonnet des roulements à billes. Indépendante, ses magasins de tapis et d'antiquités prospéraient à Colaba. Elle appelait ses tapis *Klims* et *Kleens* et les objets d'art anciens *anti-queues*. Oui, et elle était belle, belle à la façon dure et brillante des habitants raffinés des gratte-ciel de la ville, ses os, sa peau, son allure témoignaient de son long divorce avec la terre pauvre, lourde et grouillante. Tout le monde était d'accord pour reconnaître qu'elle avait une forte personnalité, qu'elle buvait *comme un trou* dans du cristal Lalique et qu'elle accrochait son chapeau, *quelle honte*, sur un Chola Natraj et qu'elle savait ce qu'elle voulait et le moyen de l'obtenir, vite. Le mari était une sorte de souris avec de l'argent et un bon coup de poignet au squash. Rekha Merchant lut le mot d'adieu de Gibreel Farishta dans les journaux, écrivit une lettre, réunit ses enfants, appela l'ascenseur et monta vers le ciel (un étage) à la rencontre de son destin.

« Il y a des années, disait sa lettre, je me suis mariée par lâcheté. Maintenant, enfin, je fais quelque chose de courageux. » Elle laissa sur son lit le journal avec le message de Gibreel entouré de rouge

et souligné — trois gros traits, l'un d'eux avait déchiré la page avec fureur. Naturellement, les journaux à ragots en firent leurs choux gras et ce ne fut que CHUTE DE LA CHÉRIE DÉLAISSÉE, et LA BELLE AU CŒUR BRISÉ FAIT LE DERNIER SAUT. Mais :

Peut-être qu'elle, aussi, avait attrapé le bacille de la résurrection, et Gibreel, ne comprenant pas le terrible pouvoir de la métaphore, avait recommandé le vol. *Pour renaître, il faut d'abord* et c'était une créature du ciel, elle buvait du champagne Lalique, elle habitait sur l'Everest et un de ses compagnons d'Olympe avait volé, lui aussi ; et s'il l'avait pu, elle aussi pouvait avoir des ailes et des racines dans les rêves.

Elle échoua. Le lala employé comme gardien des Everest Vilas offrit au monde son témoignage brut. « Je marchais là, dans la résidence, quand j'ai entendu un bruit, *tharaap*. Je me suis retourné. C'était le corps de la fille aînée. Elle avait le crâne complètement écrasé. J'ai regardé en l'air et j'ai vu tomber le garçon, et après la fille cadette. Comment dire, ils me sont presque tombés dessus. J'ai porté la main à ma bouche et je me suis approché. La plus jeune fille gémissait doucement. Ensuite j'ai levé les yeux encore une fois et j'ai vu arriver la Bégum. L'air gonflait son sari comme un gros ballon et tous ses cheveux étaient défaits. J'ai détourné les yeux parce qu'elle tombait et je ne voulais pas lui manquer de respect en regardant sous ses vêtements. »

Rekha et ses enfants sont tombés de l'Everest ; aucun survivant. La rumeur en accusa Gibreel. Laissons cela pour le moment.

Oh : n'oubliez pas : il l'a vue après sa mort. Il l'a vue plusieurs fois. Il se passa beaucoup de temps avant que les gens comprennent à quel point le

grand homme était malade. Gibreel, la star, Gibreel, qui vainquit la Maladie Sans Nom. Gibreel, qui avait peur du sommeil.

Après son départ les images omniprésentes de son visage commencèrent à pourrir. Sur les panneaux d'affichage gigantesques, aux couleurs criardes, d'où il avait surveillé la populace, ses paupières paresseuses commencèrent à s'écailler, à s'effriter et à descendre, à descendre jusqu'à ce que ses iris soient deux lunes tranchées par des nuages ou par les doux couteaux de ses longs cils. Finalement les paupières tombèrent, donnant à ses yeux peints un aspect sauvage et globuleux. Devant les cinémas de Bombay, on voyait d'énormes effigies en carton de Gibreel qui se décomposaient et s'effondraient. Pendant mollement sur leurs échafaudages, elles perdaient leurs bras, se desséchaient, se cassaient au cou. Ses portraits sur les couvertures des magazines de cinéma prenaient la pâleur de la mort, un vide dans les yeux, un creux. Enfin ses images disparurent purement et simplement des pages imprimées et les couvertures glacées de *Celebrity*, de *Society* et de *Illustrated Weekly* redevinrent blanches chez les marchands de journaux et les directeurs renvoyèrent les imprimeurs en accusant la qualité de l'encre. Sur l'écran lui-même, au-dessus de ses adorateurs plongés dans le noir, sa physionomie censée être immortelle commença à se putréfier, à s'écailler et à blanchir ; les appareils de projection se coinçaient sans aucune explication chaque fois que son image passait, ses films se bloquaient, et la chaleur de la lampe des appareils défectueux brûlait sa mémoire de celluloid : une étoile devenue supernova, avec le feu destructeur qui sortait, comme il se doit, de ses lèvres.

C'était la mort de Dieu. Ou quelque chose qui lui

ressemblait beaucoup ; car ce visage démesuré, suspendu au-dessus de ses fidèles, dans la nuit artificielle et cinématographique, n'avait-il pas brillé comme celui de quelque Entité céleste dont l'être se trouvait à mi-chemin entre le mortel et le divin ? Plus qu'à mi-chemin, aurait soutenu plus d'un, car Gibreel avait passé l'essentiel de son exceptionnelle carrière à incarner, avec une absolue conviction, les innombrables déités du sous-continent dans les films populaires qualifiés de « théologiques ». Il appartenait à la magie de son personnage d'avoir pu franchir la barrière des religions sans offenser qui que ce soit. La peau bleue comme Krishna il dansait, la flûte à la main, parmi les belles gopis et leurs vaches aux pis alourdis ; les paumes tournées vers le ciel, serein, il méditait (comme Gautama) sur les souffrances de l'humanité sous un arbre branlant du studio. Dans les rares occasions où il descendait des cieux il ne s'aventurait jamais trop loin, jouant, par exemple, à la fois le grand Moghol et son célèbre ministre malicieux dans le film classique *Akbar et Birbal*. Pendant une quinzaine d'années, il avait représenté pour les centaines de millions de croyants de ce pays dans lequel, à ce jour, il y a seulement trois fois moins de dieux que d'hommes, le visage le plus acceptable, et le plus immédiatement reconnaissable, de l'Être Suprême. Pour nombre de ses fans, la frontière qui séparait l'acteur de ses rôles avait cessé d'exister depuis très longtemps.

Les fans, oui, et ? Et Gibreel alors ?

Ce visage. Dans la vie, grandeur nature, parmi d'autres mortels ordinaires, il se révélait étrangement non-star. Ses paupières basses lui donnaient l'air épuisé. Il avait, aussi, quelque chose de commun dans le nez, une bouche trop charnue pour exprimer la force, des oreilles aux lobes longs comme de jeu-



nes fruits nouveaux de jaquier. Le plus commun des visages, le plus sensuel des visages. Dans lequel, récemment, on avait pu discerner les sillons creusés par sa récente maladie qui avait failli lui être fatale. Et pourtant, malgré sa banalité et sa déchéance, c'était un visage intimement lié à la sainteté, à la perfection, à la grâce : un truc de Dieu. On ne discute pas des goûts et des couleurs, c'est tout. De toute façon, vous serez d'accord que pour un tel acteur, pour tout acteur, peut-être, même pour Chamcha, mais surtout pour lui, avoir une obsession des *avatars*, comme Vichnou maintes fois métamorphosé, n'était pas tellement étonnant. La Résurrection : c'est un truc de Dieu, aussi.

Ou, bien, maisencore... pas toujours. Il y a des réincarnations laïques, aussi. Gibreel Farishta est né Ismaïl Najmuddin à Poona, la Poona britannique, un résidu de l'Empire, bien avant Pune de Rajneesh, etc. (Pune, Vadodara, Mumbai ; de nos jours même les villes peuvent prendre un nom de scène.) Ismaïl d'après l'enfant du sacrifice d'Abraham, et Najmuddin, *étoile de la foi* ; il a quand même beaucoup perdu quand il a pris le nom de l'ange.

Par la suite, quand l'avion *Bostan* fut détourné, et que les passagers, craignant pour leur avenir, se replongèrent dans leur passé, Gibreel confia à Saladin Chamcha qu'il avait choisi ce pseudonyme en hommage au souvenir de sa mère morte, « ma mummyji, Chamcha, ma seule et unique Mama, car qui d'autre a commencé toute cette affaire d'ange, elle m'appelait son ange personnel, *farishta*, parce que apparemment j'étais vachement doux, crois-le ou non, doux comme l'agneau qui vient de naître ».

Poona ne sut pas le retenir ; pendant son enfance on l'emmena dans la ville-garce, sa première migra-

tion ; son père y avait un emploi parmi les inspireurs aux pieds ailés des futurs quatuors de pousseurs de chaise roulante, les porteurs de repas ou dabbawallas de Bombay. Et à treize ans Ismaïl le fari-shta marcha dans les pas de son père.

Gibreel, prisonnier à bord du AI-420, s'enfonça dans des dithyrambes bien excusables, fixant Chamcha d'un œil brillant, expliquant les mystères du système de code des livreurs, swastika noir cercle rouge trait jaune point, revoyant en esprit le parcours entier de la maison au bureau, ce système improbable grâce auquel deux mille dabbawallas livraient, chaque jour, plus de cent mille gamelles, et un mauvais jour, Spoono, on en égarait quinze, pour la plupart nous étions analphabètes, mais les signes étaient notre langue secrète.

Le *Bostan* tournait au-dessus de Londres, les pirates de l'air montaient la garde dans les couloirs, et les lumières des passagers avaient été éteintes, mais l'énergie de Gibreel illuminait l'obscurité. Sur l'écran crasseux où, au début du voyage, l'inévitable Walter Matthau avait trébuché de façon lugubre dans l'ubiquité aérienne de Goldie Hawn, des ombres bougeaient, projetées par la nostalgie des otages, et la plus nette était celle de cet adolescent maigrichon, Ismaïl Najmuddin, l'ange de sa maman avec un calot à la Gandhi, livrant des repas dans toute la ville. Le jeune dabbawalla sautillait habilement dans la foule des ombres, parce qu'il avait l'habitude, imagine, Chamcha, rends-toi compte, trente-quarante repas sur un long plateau de bois posé sur ta tête, et quand le train s'arrête tu as peut-être une minute pour monter ou descendre en force, et puis tu cours dans les rues, à toute vitesse, ouais, avec les camions les bus les scooters les vélos et le reste, une-deux, une-deux, déjeuner, déjeuner, les dabbas doivent passer,

et pendant la mousson tu cours entre les rails quand le train tombe en panne, ou tu marches avec de l'eau jusqu'à la taille dans une rue inondée, et il y avait des bandes, Salad baba, je te jure, des bandes organisées de voleurs de dabbas, c'est une ville qui a faim, mon vieux, comment te dire, mais on s'en tirait, on était partout, on savait tout, quels voleurs pouvaient échapper à nos yeux et à nos oreilles, on n'a jamais appelé la police, on se défendait tout seuls.

La nuit tombée, le père et le fils retournaient épuisés dans leur cabane près de l'aéroport à Santacruz et quand la mère d'Ismail le voyait arriver, illuminé par les lumières vertes rouges jaunes des jets en partance, elle disait que le seul fait de poser les yeux sur lui exauçait tous ses rêves, première indication qu'il y avait quelque chose de particulier en Gibreel, parce que dès le début, apparemment, il avait la capacité d'accomplir les désirs les plus secrets des gens sans du tout savoir comment il s'y prenait. Najmuddin père ne semblait pas gêné que sa femme n'ait d'yeux que pour son fils, que les pieds du fils soient massés chaque soir alors que les siens restaient sans caresses. Un fils est une bénédiction et une bénédiction réclame la gratitude de celui qui est béni.

Naïma Najmuddin mourut. Un bus la renversa, c'est tout, Gibreel ne se trouvait pas à ses côtés pour la sauver. Le père et le fils ne parlèrent jamais de leur douleur. En silence, comme si c'était la coutume, ils enterrèrent leur tristesse sous un supplément de travail, chacun voulant dépasser l'autre sans le dire, lequel pourrait porter le plus de dabbas sur la tête, lequel pourrait décrocher le plus de contrats par mois, lequel pourrait courir le plus vite, comme si le plus grand travail signifiait le plus grand amour. Le soir, quand il voyait son père dont les veines noueuses roulaient dans son cou et sur ses

tempes, Ismaïl Najmuddin comprenait à quel point le vieil homme lui en voulait, et à quel point il était important pour le père de vaincre le fils, encore et encore, et de regagner ainsi sa place usurpée dans l'affection de sa femme morte. Quand il eut pris conscience de cela, le jeune homme relâcha son effort, mais le zèle du père resta inchangé, et bientôt il reçut une promotion, il cessa d'être un simple porteur pour devenir un des muqaddams organisateurs. Quand Gibreel eut dix-neuf ans, Najmuddin père devint membre de la confrérie des porteurs de repas, l'Association des Porteurs de Repas de Bombay, et quand Gibreel eut vingt ans, son père mourut, terrassé par une crise cardiaque qui faillit le faire exploser. « Il s'est tué à la tâche », dit le secrétaire général de la confrérie, Babasaheb Mhatre lui-même. « Ce pauvre diable, il était à bout de souffle. » Mais l'orphelin savait. Il savait que son père avait finalement couru assez durement et assez longtemps pour détruire les frontières entre les deux mondes, qu'il avait sauté hors de sa peau jusque dans les bras de sa femme, à qui il avait prouvé, une fois pour toutes, la supériorité de son amour. Certains émigrants sont heureux de partir.

Babasaheb Mhatre était assis dans un bureau bleu derrière une porte verte au-dessus du labyrinthe d'un bazar, une silhouette impressionnante, gros comme un bouddha, une des grandes forces motrices de la métropole, possédant le don occulte de rester absolument immobile, ne quittant jamais son bureau, et cependant se trouvant partout où il était important de se trouver et rencontrant tous ceux qui comptaient à Bombay. Le lendemain du jour où le père du jeune Ismaïl traversa la frontière pour retrouver Naïma, le Babasahed appela le jeune homme. « Alors ? Déprimé ou quoi ? » La réponse, les yeux baissés : ji,

merci, Babaji, ça va. « Ta gueule, dit Babasaheb. À partir d'aujourd'hui, tu vas vivre avec moi. » Mais mais, Babaji... « Y a pas de mais. J'ai déjà mis mon excellente femme au courant. J'ai dit. » Excusez-moi, s'il vous plaît Babaji mais comme quoi que ? « *J'ai dit.* »

On n'a jamais expliqué à Gibreel Farishta pourquoi le Babasaheb avait décidé de le prendre en pitié et de le sortir des rues sans avenir, mais après quelque temps il commença à avoir une idée. Mrs Mhatre était une femme maigre, comme un crayon à côté de la gomme Babasaheb, mais elle était si pleine d'amour maternel qu'elle aurait pu être grosse comme une pomme de terre. Quand le Baba rentrait à la maison elle lui mettait des bonbons dans la bouche de ses propres mains, et la nuit le nouveau venu pouvait entendre les protestations du secrétaire général de l'A.P.R.B. Laisse-moi tranquille, femme, je peux me déshabiller tout seul. Au petit déjeuner elle gavait Mhatre en lui enfournant d'énormes cuillerées de malt, et elle lui brossait les cheveux avant qu'il parte au travail. C'était un couple sans enfant, et le jeune Najmuddin comprit que le Babasaheb voulait qu'il partage son fardeau. Cependant, de façon étrange, la Bégum ne traitait pas le jeune homme comme un enfant. « Tu sais, il est déjà grand », dit-elle à son mari quand le pauvre Mhatre la supplia : « Donne-lui cette foutue cuillerée de malt. » Oui, il est déjà grand, « nous devons en faire un homme, Babasaheb, nous ne devons pas le mater. » « Alors, nom de Dieu, explosa Babasaheb, pourquoi est-ce que tu me mater, moi ? » Mrs Mhatre fondit en larmes. « Mais tu es tout pour moi, dit-elle en pleurant, tu es mon père, mon amant, mon bébé aussi. Tu es mon seigneur et mon nourrisson. Si je te déplais, alors je n'ai plus de vie. »

Babasaheb Mhatre, vaincu, avala la cuillerée de malt.

C'était un homme gentil qui se cachait derrière des insultes et du bruit. Alors, pour consoler le jeune orphelin, il lui parlait, dans son bureau bleu, de la philosophie de la réincarnation, le convainquant que le retour de ses parents était déjà programmé, à moins bien sûr qu'ils aient mené des vies tellement saintes qu'ils aient déjà atteint l'état de grâce ultime. Ainsi ce fut Mhatre qui déclencha chez Farishta toute cette affaire de réincarnation, et pas seulement la réincarnation. Le Babasaheb était aussi un médium amateur, il faisait tourner les tables et apparaître des esprits dans les verres. « Mais j'ai laissé tomber », dit-il à son protégé, avec force inflexions, gestes et grimaces mélodramatiques et de circonstance, « après avoir eu la peur de ma putain de vie. »

Une fois (raconta Mhatre) un esprit des plus coopératifs apparut dans le verre, un esprit trop aimable, vois-tu, alors j'ai pensé lui poser de grandes questions, *Y a-t-il un Dieu*, et le verre qui courait comme une souris sur la table s'est arrêté au milieu, sans bouger, complètement pfuitt, kaputt. Bon, alors, d'accord, j'ai dit, si tu ne veux pas répondre à cette question, essayons celle-là, et j'ai demandé tout de go, *Y a-t-il un Diable*. Alors le verre — badaboum ! — a commencé à s'agiter — écoute bien ! d'abord, tout doux tout doux, puis, vite vite, comme de la gelée, jusqu'à ce qu'il saute ! — aïe-aïe-aïe ! — au-dessus de la table, en l'air, et qu'il retombe sur le côté et — oh-oh ! — qu'il s'écrase en mille morceaux. Crois-le ou non, dit Babasaheb Mhatre à son protégé, mais sur-le-champ, j'ai retenu la leçon : ne te mêle pas, Mhatre, de ce que tu ne comprends pas.

Cette histoire produisit un effet profond sur la conscience du jeune auditeur, parce que même avant

la mort de sa mère il était convaincu de l'existence d'un monde surnaturel. Parfois quand il regardait autour de lui, surtout dans la chaleur de l'après-midi quand l'air devenait visqueux, le monde visible, ses traits, ses habitants et ses objets, semblaient se dresser dans l'atmosphère comme une grande quantité d'icebergs brûlants, et il pensait que chaque chose se continuait sous la surface de l'air épais : les gens, les autos, les chiens, les affiches de cinéma, les arbres, les neuf dixièmes de leur réalité dissimulés à ses yeux. Il clignait des paupières, et l'illusion disparaissait, mais le sentiment de cette illusion ne le quitta jamais. Il grandit en croyant en Dieu, aux anges, aux démons, aux génies, aux djinns, aussi naturellement que s'il s'était agi de chars à bœufs ou de réverbères, et il ressentait comme un défaut de sa vue de n'avoir jamais aperçu d'esprit. Il rêvait de découvrir un opticien magicien qui lui vendrait une paire de lunettes teintées en vert pour corriger sa regrettable myopie, et ensuite il pourrait voir à travers l'air dense et aveuglant le monde fabuleux qui était en dessous.

Il avait entendu sa mère Naïma Najmuddin lui raconter de nombreuses histoires du Prophète, et si quelques erreurs s'étaient glissées dans ses versions, il ne voulait pas les connaître. « Quel homme ! se disait-il. Quel ange n'aurait pas souhaité lui parler ? » Parfois, cependant, il se surprenait en train de former des pensées blasphématoires, par exemple quand sans le vouloir, il s'endormait dans son lit de camp chez les Mhatre, son imagination somnolente se mettait à comparer sa propre condition à celle du Prophète quand ce dernier, s'étant retrouvé orphelin et sans ressources, avait dirigé avec succès les affaires de la riche veuve Khadija, et avait fini par l'épouser. En glissant dans le sommeil il se

voyait sur une estrade jonchée de roses, minaudant timidement sous le sari qu'il avait levé pudiquement devant son visage, pendant que son nouveau mari, Babasaheb Mhatre, tendait amoureusement la main vers lui pour lui ôter son voile et regardait ses traits dans un miroir placé sur ses genoux. Ce rêve de noces avec Babasaheb le réveilla, il brûlait de honte, et ensuite il commença à s'inquiéter de l'impureté qui créait en lui des visions aussi terribles.

Le plus souvent, malgré tout, sa religion était une chose secondaire, une part de lui qui ne réclamait pas plus d'attention que n'importe quelle autre. Quand Babasaheb Mhatre l'accueillit chez lui cela confirma au jeune homme qu'il n'était pas seul au monde, que quelque chose prenait soin de lui, aussi il ne fut pas vraiment surpris quand Babasaheb l'appela dans le bureau bleu le matin de son vingt et unième anniversaire et le vira sans même accepter d'entendre une explication.

« Tu es renvoyé, insista Mhatre rayonnant. Tu peux passer à la caisse. Tu es *miss* à la porte.

— Mais, mon oncle.

— Ta gueule. »

Puis le Babasaheb offrit à l'orphelin le plus beau cadeau de sa vie, en l'informant qu'on lui avait fixé un rendez-vous aux studios de cinéma du magnat légendaire Mr D.W. Rama ; une audition. « C'est seulement pour les apparences, dit Babasaheb. Rama est un bon ami et nous avons discuté. Maintenant disparaiss de ma vue et ne joue pas les humbles, ça ne te va pas.

— Mais mon oncle.

— Un garçon comme toi est vachement trop beau pour transporter des repas sur sa tête pendant toute sa vie. Va-t'en maintenant, va, deviens un acteur de



cinéma homosexuel. Je t'ai mis à la porte il y a cinq minutes.

— Mais, mon oncle.

— J'ai dit. Remercie ta bonne étoile. »

Il devint Gibreel Farishta, mais pendant quatre ans il ne devint pas une vedette, il fit son apprentissage dans une succession de rôles de comique vulgaire. Il restait calme, patient, comme s'il pouvait voir l'avenir, et son apparent manque d'ambition faisait de lui un étranger dans cette industrie de l'égoïsme. On le croyait stupide ou arrogant, ou les deux à la fois. Et pendant cette traversée du désert de quatre années il ne réussit pas à embrasser une seule femme sur la bouche.

À l'écran, il jouait le pauvre type, l'imbécile qui aime la beauté et ne se rend pas compte qu'elle ne sera jamais à lui même dans mille ans, l'oncle drôle, le parent pauvre, l'idiot de village, le serviteur, l'escroc incompetent, autant de rôles qui ne méritent jamais une scène d'amour. Des femmes lui donnaient des coups de pied, des gifles, elles se moquaient de lui, riaient de lui, mais jamais, sur la pellicule, elles ne le regardaient ou chantaient pour lui ou dansaient autour de lui avec un amour cinématographique dans les yeux. À la ville, il vivait seul dans deux pièces vides près des studios et essayait d'imaginer à quoi ressemblait une femme sans vêtements. Pour détourner son esprit du sujet de l'amour et du désir, il étudia, il devint un autodidacte omnivore, il dévora les mythes de métamorphose de la Grèce et de Rome, les avatars de Jupiter, le garçon qui se transforme en fleur, la femme-araignée, Circé, tout ; et la théosophie d'Annie Besant, et la théorie des champs unifiés, et l'incident des Versets Sataniques au début de la carrière du Prophète, et la politique du harem

de Mahomet après son retour triomphal à La Mecque ; et le surréalisme des journaux dans lesquels des papillons pouvaient voler dans la bouche des jeunes filles, en demandant à être dévorés, et des enfants qui naissaient sans visage, et de jeunes garçons rêvés jusqu'au moindre détail dans les réincarnations précédentes, par exemple dans une forteresse d'or remplie de pierres précieuses. Il se bourra de Dieu sait quoi, mais il ne pouvait nier, dans le petit matin de ses nuits d'insomnie, qu'il était plein de quelque chose qui n'avait jamais été employé, qu'il ne savait pas comment s'y prendre pour commencer à s'en servir, c'est-à-dire, l'amour. Dans ses rêves, il était tourmenté par des femmes d'une douceur et d'une beauté insupportables, aussi il préférait rester éveillé et s'obliger à réviser des parties de ses connaissances générales afin de dissimuler le sentiment tragique d'être doté d'une capacité plus-grande-que-la-normale pour l'amour, sans personne sur terre à qui l'offrir.

Son grand coup de pot se présenta avec l'arrivée des films théologiques. Quand la formule des films basés sur les puranas, avec en plus le mélange habituel de chants, de danses, d'oncles drôles, etc., se montra très rentable, chaque dieu du panthéon eut sa chance de devenir une star. Quand D.W. Rama envisagea une production basée sur l'histoire de Ganesh, aucun des noms en tête du box-office à l'époque ne voulait passer un film entier caché dans une tête d'éléphant. Gibreel saisit sa chance. Ce fut son premier succès, *Ganpati Baba*, et brusquement il devint une superstar, mais seulement avec une trompe et des oreilles. Après six films dans lesquels il jouait le dieu à tête d'éléphant on l'autorisa à enlever le masque gris, épais et pendant, et il mit à la place une longue queue poilue, afin de jouer Hanu-

man le roi singe dans une séquence d'un film d'aventures qui devait plus à la série de télévision bon marché en provenance de Hong Kong qu'au Ramayana. Cette série se révéla si populaire que les queues de singe devinrent de rigueur pour les jeunes gens de la ville lors des fêtes fréquentées par les filles, élèves des couvents, qu'on appelait « feux d'artifice » parce qu'elles étaient toujours prêtes à partir.

Après Hanuman rien n'arrêta plus Gibreel, et son succès phénoménal renforça sa croyance en un ange gardien. Mais elle conduisit aussi à un développement plus regrettable.

(Je me rends compte que je dois, enfin, dévoiler le pot aux roses de la pauvre Rekha.)

Avant même d'avoir remplacé la fausse tête postiche par une fausse queue, les femmes le trouvèrent irrésistible. Les séductions de sa célébrité étaient devenues si grandes que plusieurs de ces jeunes dames lui demandaient s'il pouvait garder le masque de Ganesh tandis qu'ils faisaient l'amour, ce qu'il refusait par respect pour la dignité du dieu. À cause de l'innocence de son éducation il était incapable à cette époque de faire la différence entre quantité et qualité et en conséquence il éprouvait le besoin de rattraper le temps perdu. Il avait tant de partenaires qu'il n'était pas rare qu'il oublie leur nom avant même qu'elles aient quitté sa chambre. Il ne devint pas seulement un galant de la pire espèce, mais il apprit aussi l'art de la dissimulation, parce qu'un homme qui joue les dieux doit être au-dessus de tout reproche. Il dissimula si habilement sa vie de scandale et de débauche que son ancien patron, Babasaheb Mhatre, couché sur son lit de mort dix ans après avoir envoyé un jeune dabbawalla dans le monde de l'illusion, de l'argent gagné au noir et de

la luxure, le supplia de se marier pour prouver qu'il était un homme. « Pour l'amour de Dieu, monsieur, supplia Babasaheb, quand je vous ai dit de devenir homo je n'ai jamais imaginé que vous alliez me prendre au sérieux, il y a des limites au respect des anciens, après tout. » Gibreel leva la main et jura qu'il n'était pas une chose aussi honteuse, et que lorsque la fille qu'il attendait se présenterait il se marierait bien volontiers. « Qu'est-ce que tu attends ? Une déesse tombée du ciel ? Greta Garbo, Gracekali, qui ? » s'écria le vieil homme en crachant du sang, mais Gibreel le quitta avec l'énigme d'un sourire qui lui permit de mourir sans avoir l'esprit entièrement en repos.

L'avalanche de relations sexuelles dans laquelle était pris Gibreel Farishta réussit à enterrer si profondément son talent le plus grand qu'il aurait bien pu être perdu à jamais, son talent, à savoir, celui d'aimer sincèrement, profondément et sans retenue, le don rare et délicat qu'il n'avait jamais été capable d'employer. Au moment de sa maladie il n'avait pas oublié l'angoisse que lui créait son besoin d'amour, elle s'était tordue et retournée en lui comme le couteau d'un sorcier. Aujourd'hui, à la fin de chaque nuit de gymnastique, il dormait aisément et longtemps, comme s'il n'avait jamais été tourmenté par des femmes de rêve, comme s'il n'avait jamais espéré perdre son cœur.

« Ton problème, lui dit Rekha Merchant quand elle se matérialisa en sortant des nuages, c'est que tout le monde te pardonnait toujours, Dieu seul sait pourquoi, tu t'en tirais toujours, tu ne t'es jamais fait prendre. Personne ne t'a jamais tenu pour responsable de tes actes. » Il n'avait rien à répondre. « Un don de Dieu, lui hurla-t-elle, Dieu seul sait

d'où tu crois venir, un parvenu sorti du ruisseau, Dieu seul sait quelles maladies tu as apportées. »

Mais c'était ce que faisaient les femmes, il pensait à cette époque qu'elles étaient des vaisseaux dans lesquels il pouvait se couler, et quand il passait à la suivante, elles comprenaient que telle était sa nature, et elles pardonnaient. Effectivement, personne ne l'accusait de s'en aller, car pour ses mille et une inattentions, combien d'avortements, demanda Rekha par le trou d'un nuage, combien de cœurs brisés. Pendant toutes ces années, il fut le bénéficiaire de l'infinité générosité des femmes, mais il en fut aussi la victime, parce que leur faculté de pardonner permettait la plus profonde et la plus insidieuse corruption, à savoir l'idée qu'il ne faisait rien de mal.

Rekha : elle entra dans sa vie quand il acheta l'appartement construit sur le toit d'Everest Vilas et qu'elle lui offrit, en tant que voisine et femme d'affaires, de lui montrer ses tapis et ses antiquités. Son mari assistait à un congrès mondial de fabricants de roulements à billes à Göteborg, Suède, et en son absence elle invita Gibreel dans leur appartement aux treillis de pierre de Jaisalmer et aux rampes d'escalier en bois sculpté des palais de Keralan et avec une chhatri ou coupole moghole en pierre transformée en baignoire à remous ; tandis qu'elle lui versait du champagne français elle s'appuyait sur les murs de marbre blanc et sentait les veines froides de la pierre contre son dos. Quand il but le champagne à petites gorgées elle le taquina, les dieux ne devraient sûrement pas goûter à l'alcool, et il lui répondit par une réplique qu'il avait lue un jour dans une interview de l'Aga Khan, Oh, vous savez, ce champagne n'est que pour la galerie, dès qu'il touche mes lèvres il se transforme en eau. Après cela il fallut peu de temps pour qu'elle touche ses lèvres et

fonde dans ses bras. Quand ses enfants revinrent de l'école avec l'ayah elle était impeccablement vêtue et coiffée, assise avec lui dans le salon, lui révélant les secrets du commerce des tapis, lui avouant que les soies d'art n'étaient pas artistiques mais artificielles, lui disant de ne pas se laisser bernier par sa brochure dans laquelle un tapis était décrit de façon séduisante comme étant fabriqué avec de la laine arrachée de la gorge d'agneaux, ce qui signifie, voyez-vous, une *laine de basse qualité*, la publicité, que faire, c'est comme ça.

Il ne l'aimait pas, ne lui était pas fidèle, oubliait ses anniversaires, ne la rappelait pas au téléphone, arrivait au moment le moins commode à cause de la présence pour le dîner d'invités venant de l'univers des roulements à billes, et comme tout le monde elle lui pardonnait. Mais son pardon ne signifiait pas qu'il en était quitte silencieusement et timidement comme avec les autres. Rekha se plaignait comme une folle, elle lui passait des savons, elle l'injurait et le traitait de *lafanga* inutile et de *haramzada* et de *salah* et même, à la fin, elle l'accusa de l'exploit impossible de baiser la sœur qu'il n'avait pas. Elle ne lui épargnait rien, lui reprochant d'être un individu de surface, comme un écran de cinéma, puis elle allait plus loin et lui pardonnait de toute façon en le laissant déboutonner son corsage. Gibreel ne pouvait résister aux pardons théâtraux de Rekha Merchant, qui était d'autant plus émouvante à cause du point faible de sa situation, son infidélité au roi du roulement à billes, que Gibreel s'abstenait de mentionner, acceptant son châtiment verbal comme un homme. Aussi, alors que les pardons qu'il obtenait du restant de ses femmes le laissaient froid et qu'il les oubliait dès qu'ils étaient prononcés, il revenait toujours vers Rekha, et elle pouvait

le houspiller puis le consoler comme elle seule savait le faire.

Puis il faillit mourir.

Il tournait un film à Kanya Kumari, debout à la pointe extrême de l'Asie, dans une scène de bataille située au cap Comorin, là où trois océans semblent vraiment se heurter avec violence. Trois séries de vagues roulaient de l'ouest est sud et entrèrent en collision dans de puissants applaudissements de mains d'eau juste au moment où Gibreel recevait un coup de poing au menton, synchronisation parfaite, et il s'évanouit aussitôt et tomba à la renverse dans l'écume tri-océanique. Il ne ressortit pas.

Pour commencer, tout le monde accusa le cascadeur anglais, le géant Eustace Brown, qui avait donné le coup de poing. Il protesta avec véhémence. N'était-ce pas lui qui avait donné la réplique au ministre d'État, N.T. Rama Rao, dans ses nombreux films théologiques ? N'avait-il pas perfectionné l'art de donner l'impression que le vieil homme était bon dans les combats sans lui faire de mal ? S'était-il jamais plaint de ce que NTR ne retenait pas ses coups, si bien que lui, Eustace, terminait invariablement couvert de bleus, ayant été battu comme plâtre par un petit vieux dont il n'aurait fait qu'une bouchée à son petit déjeuner, sur *toast*, et avait-il, une seule fois, perdu son calme ? Bien, alors ? Comment pouvait-on penser qu'il avait voulu faire du mal à l'immortel Gibreel ? — on le renvoya quand même et la police le mit au violon, juste au cas.

Mais ce n'était pas le coup de poing qui avait aplati Gibreel. Quand on eut transporté la star en urgence au Breach Candy Hospital de Bombay dans un jet de l'armée de l'air, mis à sa disposition pour l'occasion ; quand des examens très complets n'eurent donné aucun résultat ; et tandis qu'il restait allongé,

inconscient, agonisant, avec une numération globulaire tombée du quinze habituel à un quatre virgule deux assassin, le porte-parole de l'hôpital affronta la presse nationale sur le large escalier blanc de Breach Candy. « C'est un phénomène mystérieux, déclarait-il. Vous pouvez appeler cela un acte divin. »

Une hémorragie interne venait de se déclarer sans raison apparente et Gibreel Farishta se vidait simplement de sang à l'intérieur de sa peau. Dans la pire phase le sang commença à suinter par son rectum et son pénis, et il semblait qu'à tout moment il pouvait jaillir comme un torrent par son nez, ses oreilles et le coin de ses yeux. Pendant sept jours il saigna, et reçut des transfusions ainsi que tous les agents coagulants connus par la science médicale, y compris une forme concentrée de mort-aux-rats, et malgré une amélioration tout à fait secondaire de son état les médecins le considéraient comme perdu.

Toute l'Inde était au chevet de Gibreel. Son état de santé était la principale nouvelle de chaque bulletin d'informations des stations de radio, c'était le sujet des flashes horaires de la chaîne nationale de télévision, et la foule rassemblée à Warden Road devint si importante que la police dut la disperser à l'aide de matraques et de grenades lacrymogènes qu'elle utilisa quand bien même ce demi-million de gens en deuil pleuraient et gémissaient déjà, le Premier ministre remit ses rendez-vous, elle prit l'avion pour venir lui rendre visite. Son fils, le pilote de ligne, assis dans la chambre de Farishta, tenait la main de l'acteur. Une atmosphère de crainte s'abatit sur la nation, car si Dieu avait jeté un tel châtiement sur sa plus célèbre incarnation, que gardait-il en réserve pour le reste du pays ? Si Gibreel mourait, le tour de l'Inde ne viendrait-il pas rapidement ? Dans les mosquées et les temples de la nation, les fidèles



entassés priaient, non seulement pour la vie de l'acteur moribond, mais pour l'avenir, pour eux-mêmes.

Qui ne rendit pas visite à Gibreel à l'hôpital ? Qui n'écrivit jamais, ne téléphona pas, n'envoya pas de fleurs, ne fit porter aucun déjeuner de sa délicieuse cuisine maison ? Tandis que quantités de maîtresses, toute honte bue, lui envoyaient des cartes de prompt rétablissement et des pasandas d'agneau, qui, l'aimant plus que toutes les autres, resta silencieuse, sans que son roulement à billes de mari la soupçonne ? Rekha Merchant entoura son cœur d'acier, et continua sa vie quotidienne, jouant avec ses enfants, bavardant avec son mari, remplissant son rôle de maîtresse de maison quand on le lui demandait, et jamais, pas une seule fois, elle ne révéla le triste désastre de son âme.

Il guérit.

La guérison fut aussi mystérieuse que la maladie, et aussi rapide. On l'appela, elle aussi (l'hôpital, les journalistes, les amis), une intervention de l'Être Suprême. On accorda un congé national ; on tira des feux d'artifice dans tout le pays. Mais quand Gibreel reprit des forces, il devint évident qu'il avait changé, et à un point stupéfiant, parce qu'il avait perdu la foi.

Le jour où il sortit de l'hôpital il traversa sous bonne escorte la foule immense qui s'était réunie pour fêter autant la délivrance de l'acteur que la sienne, il grimpa dans sa Mercedes et dit au chauffeur de semer toutes les voitures qui le suivaient, ce qui prit sept heures et cinquante et une minutes, et à la fin de la manœuvre il avait mis au point ce qu'il convenait de faire. Il sortit de la limousine au Taj Hôtel et sans regarder ni à droite ni à gauche il alla directement dans la grande salle à manger avec ses

tables gémissant sous le poids des nourritures interdites, et il remplit son assiette de saucisses de porc du Wiltshire, de jambon d'York et de tranches de lard venant Dieu sait d'où ; d'épaisses tranches de jambon de son incroyance et de pieds de cochon de sa laïcité ; puis, debout au milieu du hall d'entrée, tandis que des photographes sortaient de nulle part, il commença à manger, le plus rapidement possible, en se bourrant de cochon mort à une telle vitesse que des tranches de lard lui pendaient au coin de la bouche.

Pendant sa maladie il avait consacré chaque minute de conscience à invoquer Dieu, chaque seconde de chaque minute. Ya Allah ton serviteur gît et saigne, ne m'abandonne pas maintenant après avoir veillé sur moi pendant si longtemps. Ya Allah fais-moi un signe, une petite marque de ta grâce, que je puisse trouver en moi la force de guérir mes maux. Ô Dieu, bienfaisant et miséricordieux, sois avec moi dans ce temps de besoin, mon plus cruel besoin. Puis il se rendit compte qu'on était en train de le punir, et suffisamment longtemps pour qu'il puisse souffrir, mais après un certain temps il se mit en colère. Ça suffit, Dieu, demandèrent ses paroles non dites, pourquoi dois-je mourir alors que je n'ai pas tué, es-tu vengeance ou es-tu amour ? Sa colère contre Dieu lui permit de tenir un jour de plus, mais ensuite elle s'effaça, et à sa place vint une absence terrible, une solitude, quand il comprit qu'il parlait dans *le vide*, qu'il n'y avait absolument personne, et c'est alors qu'il se sentit bête comme il ne l'avait jamais été de sa vie, et il commença à prier l'absence, Ya Allah, sois là, nom de Dieu, existe. Mais il ne sentait rien, rien rien, et un jour il découvrit qu'il n'avait plus besoin que quelque chose existe pour sentir. Ce jour de métamorphose sa maladie changea et il commença à guérir. Et, maintenant, pour

se prouver à lui-même la non-existence de Dieu, il se tenait dans la salle à manger d'un des hôtels les plus connus de la ville, avec du cochon lui tombant de la bouche.

Il leva les yeux de son assiette et vit une femme qui l'observait. Elle avait des cheveux si clairs qu'ils étaient presque blancs, et sa peau avait le teint et la transparence de la glace des montagnes. Elle rit de lui et se détourna.

« Vous ne pigez plus ? » cria-t-il en crachant des morceaux de saucisse par les coins de la bouche. « Je ne suis pas frappé par la foudre. C'est ça qui compte. »

Elle se retourna et vint se planter devant lui. « Vous êtes vivant, lui dit-elle. On vous a rendu la vie. *C'est ça qui compte.* »

Il dit à Rekha : quand elle se retourna et revint sur ses pas, je suis tombé amoureux d'elle. Alleluia Cone, escaladeur de montagnes, conquérant de l'Everest, yahudan blonde, reine de glace. Le défi de cette femme, *change ta vie, ou te l'a-t-on rendue pour rien*, je n'ai pas pu résister.

« Toi et ta réincarnation à la noix, dit Rekha en le cajolant. Une tête aussi stupide. Tu sors de l'hôpital par la porte de la mort, et ça te monte à la tête, petit fou, tout de suite il te faut une aventure, et la voilà, hop là, la belle blonde. Tu crois que je ne te connais pas, Gibbo, et maintenant, tu veux que je te pardonne ou quoi ? »

Pas besoin, dit-il. Il quitta l'appartement de Rekha (dont la maîtresse pleurait, allongée par terre) ; et n'y revint jamais.

Trois jours après que Gibreel l'eut rencontrée, la bouche pleine de viande impure, Allie monta dans

un avion et s'en alla. Trois jours hors du temps derrière un panneau ne pas déranger, mais à la fin ils furent d'accord pour reconnaître que le monde était réel, que ce qui était possible était possible et que ce qui était impossible était impossible, brève rencontre, bateaux qui se croisent, amour dans une salle de transit. Après son départ, Gibreel se reposa, essaya de rester sourd à son défi, décida de revenir à une vie normale. Le simple fait d'avoir perdu la foi ne voulait pas dire qu'il ne pouvait pas travailler, et malgré le scandale de ses photos en train de manger du jambon, le premier scandale attaché à son nom, il signa des contrats de cinéma et retourna au studio.

Puis, un matin, une chaise roulante resta vide et il n'était plus là. Un passager barbu, un certain Ismaïl Najmuddin prit le vol AI-420 pour Londres. Le 747 portait le nom d'un des jardins du Paradis, non pas Gulistan mais *Bostan*. « Pour renaître, dit Gibreel Farishta à Saladin Chamcha bien plus tard, il faut d'abord mourir. Moi-même, je ne suis mort qu'à moitié, mais cela m'est arrivé deux fois, à l'hôpital et en avion, alors ça s'additionne, ça compte. Et maintenant, Spoono mon ami, je suis debout devant toi, au centre de Londres, Vilayet, régénéré, un homme nouveau avec une vie nouvelle. Chamcha, est-ce que ce n'est pas un truc vachement bien ? »

Pourquoi est-il parti ?

À cause d'elle, du défi qu'elle lui avait lancé, de sa nouveauté, de la violence des deux ensembles, de l'aspect inexorable d'une chose impossible qui revendiquait son droit à l'existence.

Et, ou, peut-être : parce qu'après qu'il eut mangé du cochon le châtiment commença, un châtiment nocturne, une punition de cauchemar.

Une fois que le vol pour Londres eut décollé, grâce à son tour de magie qui consistait à croiser deux paires de doigts de chaque main et à se rouler les pouces, l'homme maigre dans la quarantaine assis à une place côté-fenêtre-non-fumeur et qui regardait sa ville natale s'éloigner de lui comme une mue de serpent laissa passer rapidement sur son visage une expression de soulagement. C'était un beau visage d'aristocrate amer, avec de longues lèvres épaisses aux coins tombants comme celles d'un turbot dégoûté, et de minces sourcils fortement arqués au-dessus d'yeux qui contemplaient le monde avec un certain dédain. Mr Saladin Chamcha s'était construit ce visage avec soin — il lui avait fallu plusieurs années pour le mettre au point — et depuis un nombre d'années encore plus grand il le considérait tout simplement comme *le sien* — en réalité, il avait même complètement oublié à quoi il ressemblait auparavant. En outre, il s'était fabriqué une voix assortie à son visage, une voix dans laquelle les voyelles languissantes, presque paresseuses, contrastaient de façon surprenante avec les consonnes hachées. La combinaison du visage et de la voix était puissante ; mais, au cours de sa récente visite dans

sa ville natale, la première depuis quinze ans (la période exacte, je dois faire remarquer, des succès cinématographiques de Gibreel Farishta), il s'était produit des transformations étranges et inquiétantes. Il se trouva malheureusement que sa voix (en premier) et, en conséquence, son visage, commencent à l'abandonner.

Cela démarra — Chamcha, laissant ses doigts et ses pouces se détendre et espérant, avec un peu de gêne, que ses compagnons de voyage n'avaient pas remarqué cette dernière trace de superstition, ferma les yeux et se souvint avec un délicat frisson d'horreur — au cours d'un voyage en avion vers l'est quelques semaines auparavant. Il était tombé dans un sommeil profond, au-dessus des sables du désert du golfe Persique, et avait reçu en rêve la visite d'un inconnu bizarre, un homme avec une peau de verre, qui cognait sinistrement ses articulations contre la fine et cassante membrane qui recouvrait tout son corps et il suppliait Saladin de l'aider à le libérer de la prison de sa peau. Chamcha ramassa une pierre et se mit à cogner sur le verre. Immédiatement un treillis de sang suinta à travers la surface fêlée du corps de l'inconnu, et — quand Chamcha essaya de détacher les morceaux de verre brisés — l'autre commença à hurler, parce que des lambeaux de chair y restaient attachés. À ce moment-là une hôtesse de l'air se pencha sur Chamcha endormi et lui demanda, avec l'hospitalité impitoyable de sa tribu : *Quelque chose à boire, monsieur ? Une boisson ?*, et Saladin, émergeant de son rêve, découvrit que sa façon de s'exprimer s'était métamorphosée inexplicablement dans le parler de Bombay dont il avait mis tant de soin (et il y avait si longtemps !) à se défaire. « Achha, c'est quoi ? murmura-t-il. Boisson alcoolisée ou quoi ? » Et, quand l'hôtesse le rassura, ce que vous

désirez, monsieur, toutes les boissons sont gratuites, entendit-il, à nouveau sa voix le trahit : « Alors, O.K., bibi, un whiskysoda ou rien. »

Quelle désagréable surprise ! Il se réveilla en sursaut et se redressa dans son siège, en ignorant l'alcool et les cacahuètes. Comment le passé était-il remonté à la surface, métamorphosé en voyelles et en vocabulaire ? Et ensuite ? Allait-il se mettre de l'huile de noix de coco dans les cheveux ? Allait-il se prendre le nez entre le pouce et l'index, et souffler bruyamment pour expulser un arc de morve argentée et épaisse ? Allait-il devenir un fanatique du catch professionnel ? Quelles autres humiliations diaboliques lui étaient destinées ? Il aurait dû savoir que c'était une erreur de revenir *chez soi*, après si longtemps, il ne pouvait s'agir que d'une régression ; un voyage contre nature ; un refus du temps ; une révolte contre l'histoire ; l'entreprise entière était destinée à devenir un désastre.

*Je ne suis plus moi-même*, pensa-t-il tandis qu'il sentait une légère palpitation dans la région du cœur. De toute façon, qu'est-ce que ça signifie, ajouta-t-il avec amertume. Après tout, « les acteurs ne sont pas des gens », comme expliquait le grand cabotin Frédérick dans *Les Enfants du Paradis*. Masques sur masques jusqu'à ce que, brusquement, on arrive au crâne nu et vidé de sang.

L'indication « attachez vos ceintures » s'alluma et la voix du commandant avertit les passagers d'une zone de légères turbulences, ils tombèrent dans un trou d'air. Le désert monta vers eux et le travailleur émigré embarqué à Qatar s'agrippa à son énorme transistor et se mit à vomir. Chamcha remarqua que l'homme n'avait pas attaché sa ceinture, et, se reprenant, il retrouva sa plus pure intonation anglaise : « Écoutez, pourquoi ne... » dit-il en faisant

le geste, mais l'homme malade, entre deux vomissements dans le sac de papier que Saladin lui avait tendu juste à temps, secoua la tête, haussa les épaules et répondit : « Pourquoi, Sahib ? Si Allah veut que je meure, je mourrai. S'il ne veut pas, je ne mourrai pas. À quoi bon une ceinture ? »

Maudite Inde, proféra silencieusement Saladin Chamcha, en s'enfonçant dans son siège. Va au diable, j'ai échappé à tes griffes il y a longtemps, tu ne replanteras pas tes crocs en moi, tu ne me reprendras pas.

\*

Il était une fois — *il était et il n'était pas*, comme disent les anciens contes, *c'est arrivé et ce n'est jamais arrivé* — alors, peut-être ou peut-être pas, un garçon de dix ans de Scandal Point à Bombay trouva un portefeuille dans la rue près de chez lui. Il rentrait de l'école, il venait de descendre de l'autobus dans lequel il avait dû rester assis écrasé entre deux garçons en sueur et collants, assourdi par leur tapage, et parce que déjà à cette époque il s'agissait de quelqu'un qui détestait le chahut, les bousculades et la transpiration des inconnus il avait un peu mal au cœur à cause du long trajet cahotant. Cependant, quand il vit le portefeuille de cuir noir à ses pieds, la nausée disparut, et il se pencha tout content pour l'attraper — il l'ouvrit — et découvrit, à sa grande joie, qu'il était plein d'argent — et pas de simples roupies, mais du véritable argent, négociable au marché noir et dans les bureaux de change — des livres ! Des livres sterling, de Londres proprement dit dans le pays légendaire de Vilayet de l'autre côté des mers sombres, tout là-bas. Aveuglé par l'épaisse liasse de devises étrangères, le garçon leva les yeux



pour s'assurer qu'on ne l'avait pas vu, et pendant un instant il lui sembla qu'un arc-en-ciel était descendu jusqu'à lui, un arc-en-ciel semblable au souffle d'un ange, semblable à une prière exaucée, s'achevant à l'endroit même où il se trouvait. Ses doigts tremblaient en s'introduisant dans le portefeuille, vers le trésor fabuleux.

« Donne ça. » Plus tard dans sa vie il eut l'impression que son père l'avait espionné tout au long de son enfance, et même si Changez Chamchawala était un homme fort, un géant même, pour ne rien dire de sa fortune et de son rang social, il avait toujours une démarche légère et une tendance à surprendre son fils et à gâcher tout ce qu'il faisait, venant la nuit et arrachant le drap du jeune Salahuddin pour découvrir le pénis honteux, serré dans une main rouge. Et il pouvait sentir l'argent à cent un miles de distance, malgré la puanteur des produits chimiques et des engrais dont il était imprégné du fait qu'il était le plus grand fabricant de liquides et de pulvérisations agricoles et de bouse artificielle. Changez Chamchawala, philanthrope, coureur de jupons, légende vivante, phare du mouvement nationaliste, jaillit par la porte d'entrée pour arracher un portefeuille plein à craquer des mains frustrées de son fils. « Ts, ts, le gronda-t-il en empochant les livres sterling, il ne faut pas ramasser des choses dans la rue. C'est sale par terre, et, de toute façon, l'argent est encore plus sale. »

Sur une étagère du bureau aux boiseries de teck de Changez Chamchawala, à côté de la traduction en dix volumes des *Mille et Une Nuits* par Richard Burton, que la pourriture et les vers rongeaient lentement à cause du préjugé bien établi contre les livres qui conduisait Changez Chamchawala à posséder des milliers de ces objets maléfiques dans le

seul but de les humilier en les laissant pourrir sans les lire, il y avait une lampe magique, un avatar de cuivre-et-laiton brillant de celle qui contenait le génie d'Aladin : une lampe qui suppliait qu'on la frotte. Mais Changez ne la frottait jamais et ne permettait à personne, pas même à son fils, de le faire. « Un jour, disait-il au garçon, elle sera à toi. Alors tu la froteras autant que tu le voudras et tu verras ce qui ne t'arrivera pas. Mais, pour l'instant, elle est à moi. » La promesse de la lampe magique donnait à Master Salahuddin l'espoir qu'un jour ses ennuis prendraient fin et que ses désirs les plus intimes seraient satisfaits, et qu'il n'avait qu'à attendre ; puis il y eut l'incident du portefeuille, quand la magie de l'arc-en-ciel avait marché pour lui, pas pour son père mais pour lui, et Changez Chamchawala lui avait volé la marmite de pièces d'or. Ensuite, le fils fut convaincu que son père étoufferait tous ses espoirs s'il ne s'échappait pas, et à partir de ce moment il n'eut plus qu'une envie, partir, s'enfuir, mettre des océans entre le grand homme et lui.

À treize ans, Salahuddin Chamchawala comprit que son destin se trouvait dans Vilayet la fraîche, pleine des promesses craquantes des livres sterling suggérées par le portefeuille magique, et il fut de plus en plus agacé par ce Bombay de poussière, de vulgarité, de policiers en short, de travestis, de fans de cinéma, de dormeurs des rues et de putains chantantes de Grant Road dont on disait qu'elles avaient débuté comme fidèles du culte de Yellamma au Karnataka mais abouti ici comme danseuses dans les temples plus prosaïques de la chair. Il en avait marre des usines textiles et des trains locaux et du désordre et de la prolifération, et il désirait cette Vilayet de rêve, d'équilibre et de modération qui avait fini par l'obséder nuit et jour. Ses comptines préférées

étaient celles qui portaient la nostalgie des villes étrangères : kitchy-con kitchy-ki kitchy-con stanty-eye kitchy-ople, kitchy-cople, kitchy-Con-stanti-nople. Et son jeu préféré était la version de un-deux-trois-soleil dans laquelle, quand c'était à lui de compter, il tournait le dos à ses camarades qui s'avançaient à pas de loup, et il baragouinait, tel un mantra, telle une incantation, les sept lettres de la ville de rêve *ellehoenne dèèreheuisse*. Au fond de son cœur, il s'avançait à pas de loup vers Londres, lettre par lettre, de la même façon que ses camarades s'avançaient vers lui. *Ellehoenne dèèreheuisse Londres*.

La mutation de Salahuddin Chamchawala en Saladin Chamcha commença, on le verra, dans l'ancien Bombay, bien avant qu'il soit assez près de Trafalgar Square pour entendre le rugissement des lions. Quand l'équipe anglaise de cricket jouait contre celle de l'Inde au stade de Brabourne, il priait que les Anglais remportent la victoire, que les créateurs du jeu puissent vaincre les parvenus locaux, que l'ordre des choses soit maintenu. (Mais on faisait toujours match nul, à cause de la mollesse et de la somnolence du terrain du stade de Brabourne ; la question essentielle, créateur contre imitateur, colonisateur contre colonisé, restait par force sans réponse.)

À treize ans il était assez âgé pour jouer sur les rochers de Scandal Point sans que son ayah, Kasturba, ait besoin de le surveiller. Et un jour (ce fut ainsi, ce ne fut pas ainsi), il sortit tranquillement de chez lui, de cette vaste maison qui s'effritait, recouverte d'une croûte de sel, dans le style parsi, toute de colonnes, de volets et de petits balcons, il traversa le jardin qui était la fierté et la joie de son père et qui, le soir, dans une certaine lumière pouvait donner l'impression d'être infini (curieux aussi, une énigme non résolue, parce que personne, ni son père, ni le

jardinier, ne pouvait lui dire le nom de la plupart des plantes et des arbres), et il passa le portail, une grandiose folie, une reproduction de l'arc de triomphe romain de Septime Sévère, et il franchit la démente sauvage de la rue, et il enjamba le mur de la digue, et il arriva enfin sur l'immense étendue de rochers noirs et brillants avec leurs flaques d'eau pleines de crevettes. Des jeunes filles chrétiennes en robe d'été ricanaient, des hommes avec des parapluies repliés se tenaient debout en silence et fixaient le bleu de l'horizon. Dans le trou d'un rocher noir, Salahuddin vit un homme vêtu d'un dhoti penché sur une flaque. Leurs yeux se rencontrèrent, et l'homme lui fit signe de s'approcher avec un doigt qu'il posa ensuite sur ses lèvres. *Chut*, et le mystère des flaques d'eau attira le jeune garçon vers l'inconnu. C'était un être tout en os. La monture de ses lunettes semblait faite d'ivoire. Son doigt se recourbait encore, et encore, comme un hameçon avec un appât, viens. Quand Salahuddin descendit l'autre l'attrapa, lui mit la main sur la bouche et l'obligea à avancer sa jeune main entre ses vieilles jambes décharnées, pour qu'il y sente son os de chair. Le dhoti ouvert aux vents. Salahuddin n'avait jamais su se battre ; il fit ce qu'on l'obligeait à faire, et ensuite l'autre se détourna simplement et le laissa partir.

Par la suite Salahuddin ne retourna jamais sur les rochers de Scandal Point ; il ne raconta jamais à personne ce qui lui était arrivé, sachant que cela déclencherait une crise de neurasthénie chez sa mère et se doutant que son père dirait que c'était de sa faute. Il lui semblait que tout ce qui était dégoûtant, tout ce qu'il avait en horreur dans sa ville natale, s'était rassemblé dans l'étreinte osseuse de l'inconnu, et maintenant qu'il avait échappé à ce squelette maléfique il devait aussi échapper à Bombay, ou

mourir. Il commença à se concentrer avec obstination sur cette idée, à fixer en permanence sa volonté sur cet objectif, en mangeant en chiant en dormant, se convainquant qu'il réussirait à provoquer le miracle même sans l'aide de la lampe paternelle. Il rêvait de s'envoler par la fenêtre de sa chambre pour découvrir qu'il y avait, en dessous de lui — non pas Bombay — mais Londres proprement dit, Bigben Nelsoncolumn Lordstavern Bloody-tower Queen. Mais tandis qu'il flottait au-dessus de l'immense métropole il sentait qu'il perdait de l'altitude, et il avait beau se débattre donner des coups de pieds nager dans l'air il continuait à descendre lentement en spirale vers la terre, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il plonge la tête la première en hurlant vers la ville, Saintpauls, Puddinglane, Threadneedle-street, droit sur Londres comme une bombe.

\*

Quand l'impossible arriva, et quand son père, sans qu'il s'y attende, lui offrit une éducation anglaise, *pour se débarrasser de moi*, pensa-t-il, *sinon pourquoi, c'est évident, mais à cheval donné on ne regarde pas la dent ainsidesuite*, sa mère Nasreen Chamchawala refusa de pleurer, et, à la place, lui prodigua ses conseils. « Ne deviens pas sale comme ces Anglais, lui conseilla-t-elle. Ils ne s'essuient le derrière qu'avec du papier. Et ils se baignent tous dans la même eau sale. » Salahuddin vit dans ces basses calomnies la preuve qu'elle faisait tout son possible pour l'empêcher de partir, et malgré l'amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, il répondit : « Ce que tu dis est impensable, Ammi. L'Angleterre est une grande civilisation, qu'est-ce que tu racontes, ce sont des bêtises. »

Elle eut un petit sourire irrité et ne discuta pas. Et, plus tard, elle resta les yeux secs sous l'arc de triomphe du portail et refusa d'aller à l'aéroport de Santacruz pour le voir partir. Son fils unique. Elle entassa des colliers de fleurs autour de son cou jusqu'à ce que les parfums écœurants de l'amour maternel lui fassent tourner la tête.

Nasreen Chamchawala était la plus minuscule, la plus fragile des femmes, elle avait des os comme des tinkas, comme de minuscules échardes de bois. Pour compenser son insignifiance physique elle prit l'habitude dès son plus jeune âge de s'habiller dans un style extravagant, excessif. Elle portait des saris aux dessins éclatants, criards même : une soie jaune citron décorée d'énormes carreaux de brocart, des spirales op-art noires-et-blanches qui donnaient le vertige, de gigantesques empreintes de lèvres rouges sur un fond d'un blanc éclatant. Les gens lui pardonnaient ses goûts tapageurs parce qu'elle portait ces vêtements aveuglants avec une grande innocence ; parce que la voix qui émanait de cette cacophonie textile était frêle, hésitante et correcte. Et à cause de ses soirées.

Chaque vendredi de sa vie de femme mariée, Nasreen remplissait les salons de la résidence Chamchawala, ces pièces d'habitude obscures comme d'immenses caveaux funéraires vides, de lumières radieuses et d'amis raides. Quand Salahuddin était petit garçon il voulait à tout prix jouer au portier, et il accueillait les invités laqués et recouverts de bijoux avec un grand sérieux, les autorisant à lui caresser la tête et à l'appeler *mimi* et *mapuche*. Le vendredi la maison était pleine de bruit ; il y avait des musiciens, des chanteurs, des danseurs, les derniers tubes de Radio Ceylan, des spectacles de marionnet-

tes hurleuses dans lesquels des rajahs de terre cuite et peinte chevauchaient des étalons-marionnettes, décapitaient des marionnettes-ennemies avec des imprécations et des épées de bois. Pendant le reste de la semaine, Nasreen traversait la maison à pas de loup, femme-pigeon qui marchait dans l'obscurité sur la pointe des pieds, comme si elle avait peur de troubler le silence des ombres ; et son fils, marchant dans ses pas, acquit lui aussi une démarche légère pour ne pas réveiller les lutins ou les génies tapis dans le noir.

Mais : la prudence de Nasreen Chamchawala ne réussit pas à lui sauver la vie. L'horreur la prit et l'assassina quand elle se croyait le plus en sécurité, vêtue d'un sari couvert de photos et de titres de journaux à scandale, dans la lumière des chandeliers, entourée de ses amis.

\*

Mais à ce moment-là cinq ans et demi avaient passé depuis que le jeune Salahuddin, couvert de fleurs et de conseils, avait embarqué dans un DC 8 pour partir vers l'Occident. Devant lui, l'Angleterre ; à côté de lui, son père, Changez Chamchawala ; en dessous de lui, la maison et la beauté. Comme Nasreen, le futur Saladin n'avait jamais pu pleurer facilement.

Dans ce premier avion il lut des histoires de science-fiction sur les migrations interplanétaires : *Fondation* d'Asimov, *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury. Il imagina que le DC 8 était le vaisseau mère, transportant l'Être Choisi, l'Élu de Dieu et des hommes, traversant des distances impensables, voyageant pendant des générations, se reproduisant

selon des méthodes eugéniques, pour que leur semence puisse un jour prendre racine dans le meilleur des mondes sous un soleil jaune. Il corrigea ce qu'il venait de dire : pas le vaisseau mère, mais le vaisseau père, parce qu'après tout il était là, le grand homme, Abbu, papa. Le jeune Salahuddin de-treize-ans, abandonnant ses doutes et ses griefs récents, retrouva l'adoration enfantine pour son père, parce qu'il l'avait, il l'avait, il l'avait adoré, parce qu'avant d'avoir commencé à penser par lui-même c'était un grand homme, et que discuter avec lui c'était trahir son amour, mais qu'importe, *Je l'accuse d'être devenu mon Être Suprême, ce qui s'était passé par la suite ressemblait à la perte de la foi...* oui, le vaisseau père, un avion n'était pas une matrice volante mais un phallus de métal, et les passagers des spermatozoïdes prêts à être déversés.

Cinq heures et demie de décalage horaire ; mets ta montre la tête en bas à Bombay et tu verras l'heure de Londres. *Mon père*, penserait Chamcha bien des années plus tard, dans son amertume. *Je l'accuse d'avoir inversé le Temps.*

Jusqu'où sont-ils allés en avion ? Cinq mille cinq cents miles à vol d'oiseau. Ou : de l'indianité à l'anglicité, une distance incommensurable. Ou : pas loin du tout, parce qu'ils quittèrent une grande ville pour retomber dans une autre. La distance entre les grandes villes est toujours petite ; un villageois, qui parcourt cent miles pour aller à la ville, traverse un espace plus vide, plus sombre et plus terrifiant.

Ce que fit Changez Chamchawala quand l'avion décolla : en prenant soin que son fils ne le voie pas, il croisa deux paires de doigts de chaque main, et se tourna les pouces.



Et quand ils furent installés dans un hôtel à quelques mètres de l'ancien site de l'arbre de Tyburn, Changez dit à son fils : « Prends. Ceci t'appartient. » Et il lui tendit, à bout de bras, un portefeuille noir au sujet duquel il ne pouvait y avoir aucune erreur. « Tu es un homme maintenant. Prends-le. »

La restitution du portefeuille confisqué, avec tout son argent, n'était qu'un des petits pièges de Changez Chamchawala. Salahuddin s'y était laissé prendre toute sa vie. À chaque fois que son père voulait le punir, il lui offrait un cadeau, une barre de chocolat d'importation ou une portion de fromage kraft, et il l'arrachait au moment où son fils s'avavançait pour le prendre. « Espèce d'âne, disait Changez avec mépris. Ma carotte te conduit toujours vers mon bâton. »

À Londres Salahuddin prit le portefeuille offert, acceptant ce cadeau de virilité ; puis son père dit : « Maintenant que tu es un homme, c'est à toi de veiller sur ton vieux père pendant que nous sommes à Londres. Tu régleras toutes les notes. »

Janvier, 1961. Une année qu'on peut mettre la tête en bas et, contrairement à la montre, elle indiquera la même chose. C'était l'hiver ; mais si Salahuddin Chamchawala se mit à trembler dans sa chambre d'hôtel, c'était parce qu'il mourait de peur ; sa marmite de pièces d'or s'était, brusquement, transformée en malédiction de sorcier.

Ces deux semaines à Londres avant d'entrer en pension se transformèrent en cauchemar de caisses et de calculs, parce que Changez ne plaisantait pas et ne mit pas une seule fois la main à la poche. Salahuddin dut s'acheter ses vêtements, un mackintosh croisé en serge bleu et sept chemises à rayures bleues-et-blanches de chez Van Hensen avec des cols semi-durs détachables que Changez l'obligeait à porter

tous les jours, afin de s'habituer aux boutons de col, et Salahuddin avait l'impression qu'on lui enfonçait un couteau non aiguisé juste en dessous de sa pomme d'Adam nouvellement poussée ; et il fallait qu'il s'assure qu'il aurait assez d'argent pour la chambre d'hôtel, et le reste, et il était trop inquiet pour demander à son père s'ils pouvaient aller au cinéma, même pas une seule fois, même pas pour voir *L'Enfer de Saint-Trinians*, ou dîner à l'extérieur, même pas une seule fois au restaurant chinois, et des années plus tard de ses quinze premiers jours passés dans sa Ellehoenne Dèereheuisse bien-aimée il ne se souviendrait que de livres sterling pence, comme le disciple du roi-philosophe Chanakya qui demanda au grand homme ce qu'il entendait quand il disait qu'on pouvait vivre dans le monde sans y vivre, et à qui il fut répondu de transporter un broc d'eau rempli à ras bord à travers une foule en liesse sans en renverser une seule goutte, sous peine de mort, et quand il revint il se révéla incapable de décrire les festivités, s'étant comporté comme un aveugle, ne voyant que le pot sur sa tête.

Pendant cette période, Changez Chamchawala devint de plus en plus impassible, semblant ne pas savoir s'il mangeait ou buvait ou faisait quelque chose, il était heureux de rester assis dans la chambre d'hôtel à regarder la télévision, surtout quand il y avait un dessin animé qui se passait à l'âge de pierre, parce que, disait-il à son fils, l'héroïne lui rappelait Nasreen. Salahuddin essayait de montrer qu'il était un homme en jeûnant avec son père, en tentant de le dépasser, mais il n'y arrivait jamais, et quand les crampes d'estomac devenaient trop fortes il sortait de l'hôtel pour aller dans la gargote d'à côté où l'on pouvait acheter des poulets rôtis à emporter qui dégouлинаient de graisse dans la vitrine, en tour-

nant lentement sur leurs broches. Quand il rapportait le poulet à l'hôtel il était gêné, il ne voulait pas que le personnel le voie, alors il le fourrait sous son vêtement croisé en serge et il montait dans l'ascenseur en puant le poulet rôti, le mackintosh gonflé, les joues rouges. Sous le regard des douairières et des wallas d'ascenseur, il sentait naître en lui cette rage implacable qui continuerait de brûler, sans relâche, pendant plus d'un quart de siècle ; qui ferait s'évaporer l'adoration paternelle de son enfance et ferait de lui un homme sans foi, qui s'efforceraït, dorénavant, de se passer de tout dieu ; qui renforcerait, peut-être, sa détermination à devenir l'être que son père ne-pourrait-jamais-devenir, c'est-à-dire un Anglais commilfaut. Oui, un Anglais, même si sa mère avait eu raison en tout, même s'il n'y avait que du papier dans les toilettes et de l'eau tiède, sale, boueuse et savonneuse pour se laver après avoir fait du sport, même si cela signifiait toute une vie sous les arbres dénudés de l'hiver dont les doigts s'agrippaient désespérément aux heures rares et pâles de la lumière humide et filtrée. Les nuits d'hiver, lui qui n'avait jamais dormi que sous un seul drap, restait allongé sous des montagnes de laine et se sentait comme le personnage d'un mythe ancien, condamné par les dieux à avoir la poitrine écrasée par un rocher ; mais qu'importe, il serait anglais, même si ses camarades de classe se moquaient de sa voix et l'excluaient de leurs secrets, parce que ces exclusions ne faisaient que renforcer sa détermination, et à ce moment-là il commença à agir, à trouver des masques que ces garçons reconnaîtraient, des masques de visage pâle, des masques de clown, jusqu'à ce qu'il leur fasse croire qu'il était *O.K., qu'il était quelqu'un-comme-nous*. Il les trompa comme un être humain astucieux peut persuader des gorilles de

l'accepter dans leur tribu, de le cajoler et de le caresser et de lui fourrer des bananes dans la bouche.

(Quand il eut payé la dernière note, et que le portefeuille trouvé au pied d'un arc-en-ciel fut vide, son père lui dit : « Tu vois. Tu as payé. J'ai fait de toi un homme. » Mais quel homme ? Les pères ne le savent jamais. Jamais avant ; jamais avant qu'il soit trop tard.)

Un jour, peu de temps après qu'il eut commencé l'école, il descendit au petit déjeuner et trouva un hareng fumé dans son assiette. Il resta assis là, sans savoir par quel bout le prendre. Puis il mordit dedans, et eut la bouche pleine d'arêtes. Et après les avoir retirées, une autre bouchée, d'autres arêtes. Ses camarades le regardaient souffrir en silence ; personne ne lui dit, attends, laisse-moi te montrer, ça se mange comme ça. Il lui fallut quatre-vingt-dix minutes pour manger le hareng et on ne l'autorisa pas à se lever de table avant d'avoir fini. À ce moment-là il tremblait, et il aurait pleuré s'il en avait été capable. Puis il pensa qu'il avait reçu une bonne leçon. L'Angleterre était un hareng fumé d'un goût particulier et plein d'arêtes, et personne ne lui dirait jamais comment s'y prendre pour la manger. Il découvrit qu'il était quelqu'un de profondément méchant. « Je vais leur montrer, se promit-il. Vous allez voir si je n'en suis pas capable. » Le hareng mangé fut sa première victoire, son premier pas dans la conquête de l'Angleterre.

Guillaume le Conquérant, dit-on, commença par manger une pleine bouchée de sable anglais.

\*

Cinq ans plus tard il rentra chez lui après avoir quitté l'école, pour attendre la rentrée universitaire

anglaise, et sa transformation en Vilayeti était déjà bien avancée. « Écoute comme il se plaint bien, disait Nasreen à son père pour le taquiner. Il critique tout-tout, les ventilateurs sont mal fixés au toit et ils vont tomber et nous trancher la tête pendant notre sommeil, dit-il, et la nourriture fait grossir, pourquoi est-ce qu'on fait tout frire, veut-il savoir, les balcons du dernier étage sont dangereux et la peinture s'écaille, pourquoi ne sommes-nous pas fiers du décor dans lequel nous vivons, n'est-ce pas, et le jardin est une forêt vierge, nous sortons de la jungle, pense-t-il, et regarde la vulgarité de nos films, ils ne l'amuse plus, et il y a tellement de maladies qu'on ne peut même pas boire l'eau du robinet, mon Dieu, il a vraiment reçu une éducation, Changez, notre petit Sallu, de-retour-d'Angleterre, et qui parle si bien et tout. »

Le soir ils marchaient sur la pelouse, ils regardaient le soleil descendre dans la mer, ils erraient dans l'ombre de ces grands arbres aux branches étendues, dont quelques-unes ressemblaient à des serpents et d'autres portaient la barbe, que Salahuddin (qui maintenant se faisait appeler Saladin selon la mode de l'école anglaise, mais qui resterait encore Chamchawala pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'un agent théâtral raccourcisse son nom pour des raisons commerciales) commençait à savoir nommer, jaquier, banyan, jacaranda, langues de feu, platanes. De petites plantes chhoi-mooi ne-me-touchez-pas poussaient au pied de son arbre de vie, le noyer que Changez avait planté de ses propres mains le jour de la venue au monde de son fils. Père et fils devant l'arbre de naissance se sentaient tous deux maladroits, incapables de réagir correctement aux gentilles taquineries de Nasreen. Une idée mélancolique avait envahi Saladin : le jardin était un plus bel

endroit avant qu'il n'en connaisse les noms, quelque chose avait été perdu qu'il ne pourrait plus jamais retrouver. Et Changez Chamchawala se rendait compte qu'il ne pouvait plus regarder son fils droit dans les yeux, parce que l'amertume qu'il y voyait lui glaçait presque le cœur. Quand il parla, se détournant brutalement du noyer de dix-huit-ans dans lequel, plusieurs fois pendant leur longue séparation, il avait pensé qu'habitait l'âme de son fils unique, les mots jaillirent pleins d'incorrections et lui donnèrent l'air du personnage raide et froid qu'il avait espéré ne jamais devenir, et auquel il redoutait de ne pas pouvoir échapper.

« Dis à ton fils, hurla Changez à Nasreen, que s'il est allé à l'étranger apprendre le mépris des siens, alors les siens ne pourront éprouver que du mépris pour lui. Pour qui se prend-il ? Un petit maître, un gros ponte ? Est-ce mon destin : perdre un fils pour retrouver un phénomène de foire ?

— Qui que je sois, mon cher père, dit Saladin au vieil homme, je te dois tout. »

Ce fut leur dernier bavardage familial. Pendant tout l'été la situation resta tendue, malgré les tentatives de médiation de Nasreen, *il faut que tu demandes pardon à ton père, mon chéri, le pauvre homme souffre comme un beau diable mais sa fierté lui interdit de te prendre dans ses bras*. Même l'ayah Kasturba et son mari, le vieux porteur Vallabh, essayèrent d'intervenir mais ni le père ni le fils ne voulurent céder. « Même étoffe, c'est ça le problème, dit Kasturba à Nasreen. Papa et fiston, même étoffe, même chose. »

Quand éclata la guerre avec le Pakistan, en septembre de cette année-là, Nasreen décida, dans une sorte de défi, qu'elle n'annulerait pas ses soirées du vendredi, « pour montrer que les Hindous-Musulmans peuvent aussi bien s'aimer que se haïr », fit-

elle remarquer. Changez vit une lueur dans ses yeux et n'essaya pas de discuter, mais il donna l'ordre aux domestiques de couvrir les fenêtres avec des rideaux de couvre-feu. Ce soir-là, pour la dernière fois, Saladin Chamchawala reprit son ancien rôle de portier, vêtu d'un smoking anglais, et quand les invités arrivèrent — les mêmes vieux invités, toujours les mêmes mais que la poussière du temps avait rendus gris — ils lui accordèrent les mêmes vieilles caresses et les mêmes vieux baisers, les bénédictions nostalgiques de sa jeunesse. « Comme il a grandi, disaient-ils. Quel amour, que dire. » Ils essayaient tous de dissimuler leur peur de la guerre, *danger de raids aériens*, disait la radio, et quand ils ébouriffaient les cheveux de Saladin leurs mains tremblaient un peu trop, ou elles étaient trop brutales.

Tard dans la soirée les sirènes chantèrent et les invités coururent se mettre à l'abri, ils se cachèrent sous les lits, dans les placards, n'importe où. Nasreen Chamchawala se retrouva seule à la table chargée de nourriture, et essaya de rassurer la compagnie en restant là dans son sari où étaient imprimées les dernières nouvelles, mâchonnant un morceau de poisson comme si de rien n'était. Et ainsi, quand elle commença à s'étrangler sur l'arête de sa mort il n'y avait personne pour l'aider, ils étaient tous accroupis dans les coins, les yeux fermés ; même Saladin, le conquérant des harengs, Saladin à la moue dédaigneuse de-retour-d'Angleterre, avait perdu son assurance. Nasreen Chamchawala tomba, se contracta, s'étouffa, mourut, et quand la sirène de fin d'alerte sonna les invités émergèrent timidement pour découvrir leur hôtesse morte au milieu de la salle à manger, emportée par l'ange exterminateur, Khali-pili Khalaas, comme on dit à Bombay, disparue sans raison, partie pour de bon.

Moins d'un an après la mort de Nasreen Chamchawala pour n'avoir pas su triompher des arêtes de poisson à la manière de son fils éduqué à l'étranger, Changez se remaria sans prévenir personne. Dans son université anglaise, Saladin reçut une lettre de son père lui donnant l'ordre, dans la phraséologie irritante, pompeuse et vieillotte qu'il employait toujours dans sa correspondance, d'être heureux. « Réjouis-toi, disait la lettre, car ce qui est perdu est ressuscité. » L'explication de cette phrase sibylline se trouvait plus bas dans l'aérogramme, et quand Saladin apprit que sa nouvelle belle-mère s'appelait également Nasreen, quelque chose se passa dans sa tête, et il écrivit à son père une lettre pleine de cruauté et de colère, dont la violence était du genre de celle qui n'existe qu'entre les pères et les fils, et qui diffère de celle qui existe entre les filles et les mères, dans la mesure où se cache derrière elle la possibilité d'une vraie bagarre à coups de poing. Changez lui répondit par retour du courrier ; une lettre brève, quatre lignes d'injures archaïques, goujat malotru butor coquin fripon bâtard gredin. « Veuille considérer désormais tout lien familial comme irréparablement rompu, concluait la lettre. Tu es responsable des conséquences. »

Après un an de silence, Saladin reçut une seconde communication, une lettre de pardon qui était sous tous ses aspects plus difficile à accepter que le premier coup de foudre excommunicateur. « Quand tu deviendras père, Ô mon fils, lui confiait Changez Chamchawala, tu connaîtras ces instants — ah ! Si doux ! — où, par amour, nous faisons danser le joli bambin sur notre genou ; puis, sans avertissement



ni provocation, le petit être béni — puis-je m'ouvrir avec franchise ? — nous *mouille*. Pendant un instant peut-être nous avons le cœur qui se soulève, une vague de colère monte dans notre sang — mais elle meurt aussitôt, aussi vite qu'elle est venue. Car ne comprenons-nous pas, en tant qu'adultes, que le pauvre petit n'est pas à blâmer ? Il ne sait pas ce qu'il fait. »

Profondément offensé d'être comparé à un bébé qui fait pipi, Saladin garda un silence qu'il espérait digne. Au moment de son diplôme il avait obtenu un passeport britannique, parce qu'il était arrivé dans le pays juste avant le renforcement de la législation, dans un petit mot il put donc informer Changez qu'il avait l'intention de s'installer à Londres et de chercher du travail comme acteur. La réponse de Changez Chamchawala arriva en express. « Tu ferais aussi bien de devenir une espèce de gigolo. J'ai la conviction qu'un démon t'habite et t'a changé l'esprit. Toi qui as tant reçu : ne crois-tu pas devoir quelque chose à quelqu'un ? À ton pays ? Au souvenir de ta pauvre mère ? À ton propre esprit ? Vas-tu passer ta vie à t'agiter et à te pavaner sous des projecteurs, à embrasser des femmes blondes sous le regard d'inconnus qui ont payé pour regarder ta honte. Tu n'es plus mon fils, mais un *vampire*, un *hoosh*, un démon sorti de l'enfer. Un acteur ! Réponds à cette question : que vais-je dire à mes amis ? »

Et sous la signature, un post-scriptum pathétique et coléreux. « Maintenant que tu as ton mauvais génie, ne crois pas que tu vas hériter de ma lampe magique. »

\*

Par la suite, Changez Chamchawala écrivit à son fils à intervalles irréguliers, et dans chaque lettre il revenait sur le thème des démons et de la possession : « Un homme qui n'est pas fidèle à lui-même devient un mensonge à deux jambes, et de telles créatures sont le meilleur ouvrage de Chaytan », écrivait-il, et aussi, dans la veine sentimentale : « Ton âme j'ai gardée, mon fils, ici dans ce noyer. Le démon n'a pris que ton corps. Quand tu te libéreras de lui, reviens et reprends ton esprit immortel. Il fleurit dans le jardin. »

L'écriture de ces lettres s'altéra au cours des années, et d'une confiance pleine de fioritures, qui l'avait rendue immédiatement reconnaissable, elle devint plus étroite, plus sobre, plus pure. Finalement, les lettres s'arrêtèrent, mais Saladin apprit par d'autres sources que la préoccupation de son père envers le surnaturel avait continué de s'approfondir, jusqu'à ce qu'il se transforme en ermite, peut-être pour échapper à ce monde dans lequel des démons pouvaient vous voler le corps de votre propre fils, un monde dangereux pour l'homme d'une vraie foi religieuse.

La métamorphose de son père troubla Saladin, même à une telle distance. Ses parents avaient été des musulmans à la manière nonchalante des habitants de Bombay ; Changez Chamchawala avait paru davantage un dieu à son fils nouveau-né qu'Allah lui-même. Que ce père, que cette déité profane (bien que maintenant discréditée), soit tombé à genoux dans son grand âge et ait commencé à s'incliner vers La Mecque était difficile à accepter pour son fils athée.

« J'en accuse cette sorcière », se disait-il, tombant pour des raisons rhétoriques dans le même langage d'envoûtements et de lutins que son père avait commencé à employer. « Cette Nasreen numéro deux.

Est-ce moi qui suis envoûté, est-ce moi qui suis possédé ? Ce n'est pas mon écriture qui a changé. »

Les lettres cessèrent d'arriver. Les années passèrent ; puis Saladin Chamcha, acteur, self-made-man, revint à Bombay avec la Compagnie Prospero, pour interpréter le rôle du docteur indien dans *La Milliardaire*, de George Bernard Shaw. Sur scène, il adapta sa voix aux exigences du rôle, mais les expressions longuement contenues, les voyelles et les consonnes écartées, commencèrent à s'échapper de sa bouche et du théâtre. Sa voix le trahissait ; et il découvrit que les autres parties de son corps étaient capables d'autres trahisons, elles aussi.

\*

Selon une certaine façon de voir les choses, l'homme qui a pour but de se créer s'approprie le rôle du Créateur ; c'est un anormal, un blasphémateur, l'abomination des abominations. D'un autre point de vue, on peut imaginer en lui du pathos, de l'héroïsme dans sa lutte, dans sa volonté de prendre des risques : tous les mutants ne survivent pas. Ou bien, considérons-le sous un angle socio-politique : la plupart des migrants apprennent, et peuvent devenir des masques. Nos descriptions fausses, pour contrecarrer les mensonges inventés à notre sujet, cachent pour des raisons de sécurité nos moi secrets.

Un homme qui s'invente lui-même a besoin de quelqu'un qui croie en lui, pour lui prouver qu'il a réussi. Pour à nouveau jouer à Dieu, pourrait-on dire. Ou l'on pourrait réduire ses prétentions, et penser à Tinkerbelle, la fée de Peter Pan ; les fées n'existent pas si les enfants ne frappent pas dans leurs mains. Ou l'on pourrait dire tout simplement : c'est exactement comme d'être un homme.

Pas seulement le besoin qu'on croie en vous, mais celui de croire en quelqu'un d'autre. T'as pigé : c'est ça l'amour.

Saladin Chamcha rencontra Pamela Lovelace cinq jours et demi avant la fin des années soixante, quand les femmes portaient encore des foulards dans les cheveux. Elle se tenait debout au milieu d'une pièce pleine d'actrices trotskistes et le fixait de ses yeux si brillants, si brillants. Il la monopolisa toute la soirée et elle ne cessa pas de sourire et elle s'en alla avec un autre homme. Il rentra chez lui pour rêver à ses yeux et à son sourire, à sa minceur, à sa peau. Il la poursuivit pendant deux ans. L'Angleterre cède ses trésors avec regret. Sa propre persévérance l'étonna, et il comprit que Pamela était devenue la gardienne de son destin, que si elle ne cédait pas, toute sa tentative de métamorphose échouerait. « Laisse-moi faire », la suppliait-il, en luttant poliment avec elle sur son tapis blanc, pour se retrouver à minuit à l'arrêt du bus coupablement couvert de morceaux de laine. « Crois-moi. Je suis celui qu'il te faut. »

Une nuit, *sans qu'il s'y attende*, elle le laissa faire, elle dit qu'elle croyait. Il l'épousa avant qu'elle ne change d'avis, mais ne sut jamais lire dans ses pensées. Quand elle était malheureuse, elle s'enfermait dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle aille mieux. « Ça ne te regarde pas, lui disait-elle. Je ne veux pas qu'on me voie dans cet état. » Il l'appelait son coquillage. « Ouvre-moi », disait-il en tambourinant sur toutes les portes fermées de leur vie commune, d'abord de leur sous-sol, puis de leur appartement, enfin de leur résidence. « Je t'aime, laisse-moi entrer. » Il avait tellement besoin d'elle, pour se rassurer sur sa propre existence, qu'il ne comprit jamais le désespoir de son sourire éclatant et permanent, la terreur

# Salman Rushdie

## Les versets sataniques

Traduit de l'anglais par A. Nasier

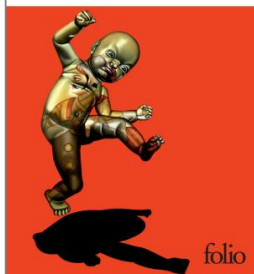
Un jumbo jet explose au-dessus de la Manche. Au milieu de membres humains éparpillés et d'objets non identifiés, deux silhouettes improbables tombent du ciel : Gibreel Farishta, le légendaire acteur indien, et Saladin Chamcha, l'Homme aux Mille Voix. Agrippés l'un à l'autre, ils atterrissent sains et saufs sur une plage anglaise enneigée.

Gibreel et Saladin ont été choisis pour être les protagonistes de la lutte éternelle entre le Bien et le Mal. Mais par qui ? Les anges sont-ils des diables déguisés ? Tandis que les deux hommes rebondissent du passé au présent se déroule un cycle extraordinaire de contes d'amour et de passion, de trahison et de foi avec, au centre, l'histoire de Mahound, prophète de Jahilia, la cité de sable – Mahound, frappé par une révélation où les versets sataniques se mêlent au divin.

Salman Rushdie nous embarque dans une épopée truculente, un voyage de larmes et de rires au pays du Bien et du Mal, si inséparablement liés dans le cœur des hommes.

**Salman Rushdie**

Les versets sataniques



# Les versets sataniques Salman Rushdie

Couverture : D'après Chintan Upadhyay,  
*Jumping the border* © Chinta Upadhyay.

Cette édition électronique du livre  
*Les versets sataniques* de Salman Rushdie  
a été réalisée le 17 novembre 2021  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070437122 - Numéro d'édition : 379894).

Code Sodis : U44123 – ISBN : 9782072980152

Numéro d'édition : 434204.